

choisir

revue culturelle
n° 610 – octobre 2010



Se libérer
de la violence



Laisse la paix commencer par toi

*Laisse la paix commencer par toi et germer
comme une graine féconde vers la lumière.*

*Elle a besoin de l'humus de ton cœur
pour porter les belles fleurs votives.*

(...)

*Laisse l'amitié jaillir de tes yeux comme
une porte gravement ouverte sur la fraternité.*

*Que ton regard devienne un abri solide
pour ton frère humain contre la solitude.*

*Laisse la tendresse commencer par toi comme
une chaleureuse cordialité pour envahir le monde
en désarroi et qui n'ose même plus espérer.*

*Deviens cette liane joyeuse qui se tend
vers des abîmes insondables pour secourir
les êtres broyés par l'incertitude.*

(...)

*Laisse la paix commencer par toi comme
un bouquet de vie triomphante.*

Muepu

« Echos des Grands Lacs »



choisir

n° 610 - octobre 2010

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Direction

Albert Longchamp s.j.

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Jacqueline Huppi, assistante de rédaction
Stjepan Kusar, collaborateur

tél. 022 827 46 75

fax 022 827 46 70

redaction@choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Bruno Fuglistaller s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.
Luc Ruedin s.j.

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Abonnements

1 an : FS 95.-

Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-

CCP : 12-413-1 «**choisir**»

Pour l'étranger : FS 100.-

par avion : FS 105.-

€ : 66.- ; par avion : € 70.-

Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

Internet : www.choisir.ch

Illustrations

Couverture : P. Deliss/GODONG

p. 7 : Blast/Agence spatiale canadienne

p. 14 : Uitgeverij Balans

p. 18 : P. Deliss/GODONG

p. 26 : Pierre Pittet

p. 29 : Lee Chang-dong

p. 32 : Fondazione Musei Civici di Venezia,

Galleria Internazionale d'Arte Moderna di

Ca' Pesaro

p. 34 : Sylvain Thévoz

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
« Struggle for Life » <i>par Etienne Perrot</i>	
Actuel	4
Spiritualité	8
Des rösti, des cardons et des épices <i>par Bruno Fuglistaller</i>	
Spiritualité	9
Fermeté et ouverture. La structure des « Exercices spirituels » <i>par Sylvie Robert</i>	
Spiritualité	13
Une guerre à l'envers. Etty Hillesum <i>par Luc Ruedin</i>	
Eglise	17
La juste paix. Au-delà des décennies contre la violence <i>par Hans Ulrich Gerber</i>	
Eglise	22
Avortements. Choix cornéliens <i>par Tina Beattie</i>	
Société	25
Terres convoitées <i>par Jean-Claude Huot</i>	
Cinéma	29
Le cœur des choses <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
Expositions	31
Vienne 1900 <i>par Geneviève Nevejan</i>	
Lettres	34
Ecrire, fuir, colorier. Entretien avec Patrice Duret <i>par Sylvain Thévoz</i>	
Livres ouverts	37
Le philosophe et le théologien <i>par Philibert Secretan</i>	
Livres ouverts	38
De la foi à la religion <i>par Marie-Thérèse Bouchardy</i>	
Chronique	44
Tendance « récup » <i>par Gladys Théodoloz</i>	

« *Struggle for Life* »

La lutte pour la vie, struggle for life, évoque fureur et violence. Pas toujours ! Ce numéro de choisir en témoigne par l'harmonie de ses trois composantes : le jardin, la maison et la chambre. Le jardin, c'est la nature à respecter. Qu'en est-il lorsque les surfaces vivrières sont réquisitionnées pour produire de l'énergie ou des aliments vendus à l'étranger au détriment des populations rurales locales ? Que devient le jardin planétaire lorsque d'immenses surfaces africaines, malgaches ou latino-américaines sont achetées par la Chine ou par l'Inde incapables d'entretenir chez eux leurs propres terres arables ?¹ La guerre pour la terre, déclarée jadis par quelques pays coloniaux au nom de « l'espace vital », se fait aujourd'hui à coups de milliards. En revanche, symbolique est le mouvement d'achat, par des associations écologiques, de forêts dans les pays tropicaux pour les préserver des mercantiles prédateurs.

En fait, sauf à sombrer dans la technocratie, le jardin planétaire ne peut être laissé entre les mains des seuls maraîchers. Il faut faire jouer les lois de la maison commune avec celles de la nature. Ces lois de la société mettent un peu d'ordre sans lequel les rapports humains se chargent de violence. La nature est déjà souvent violente et l'on ne peut guère s'en protéger que collectivement, par une solidarité qui, aujourd'hui, doit déborder les frontières nationales ; plus fondamentalement, le jardin planétaire ne trouve sa beauté que s'il est habitable, sans exclusion, par tous les membres de la communauté humaine. Les lois de la maison commune, qu'elles soient contraignantes comme le Droit ou « soft » comme les règles morales, sont nécessaires. Elles ne sauraient cependant ignorer les situations personnelles toujours un peu particulières. L'oublier serait juridisme ou moralisme, en un mot inhumain. C'est pourquoi demeure nécessaire la casuistique, cet art d'appliquer les règles générales aux cas particuliers.² Encore faut-il que cette casuistique ne dégénère pas en idéologie, comme on l'a trop souvent vu à propos de l'avortement.³

Tout comme le jardin planétaire et la maison commune, la chambre, lieu du repos, de la conscience, lieu du discernement individuel, ne peut rester isolée. Comme le rappelle le philosophe Paul Ricœur, la vie bonne, digne d'être vécue, est le fruit d'un désir singulier, propre à chacun, mais toujours « avec et pour les autres, dans le cadre d'institutions justes ». Résoudre en vase clos - en chambre ou dans sa tête - les problèmes, c'est rater l'infinie complexité du monde et tomber dans l'idéalisme, source de violences, quelle que soit la générosité des intentions. Robespierre en demeure l'emblème. C'est pourquoi le discernement ne consiste pas simplement à laisser fleurir la paix intérieure, indépendamment des conséquences négatives de sa décision pour soi-même, pour les autres et pour les institutions. Les Exercices spirituels d'Ignace de Loyola devraient y aider.⁴

Enfin l'harmonie entre le jardin, la maison et la chambre, voilà de quoi humaniser la lutte pour la vie. Plutôt que de rechercher d'improbables critères de la « guerre juste », qu'elle soit militaire, économique ou idéologique, parions sur la « juste paix », celle qui ajuste les besoins et les contributions de chacun.⁵ C'est une lutte à mener, mais d'abord contre soi-même, comme en témoignent toutes les sagesse du monde. Des êtres fragiles, telle Etty Hillesum, ont montré que cette forme de non-violence n'était pas le monopole des fiers-à-bras.⁶

Etienne Perrot s.j.



- 1 • Voir l'article de **J.-Cl. Huot**, aux pp. 26-29.
- 2 • Cf. **E. Perrot**, *L'art de décider en situations complexes*, DDB, Paris 2007, 288 p. (n.d.l.r.)
- 3 • Voir l'article de **T. Beattle**, aux pp. 22-25.
- 4 • Voir l'article de **S. Robert**, aux pp. 9-12.
- 5 • Voir l'article de **H.U. Gerber**, aux pp. 17-21.
- 6 • Voir l'article de **L. Ruedin**, aux pp. 13-16.

■ Info

Le pape et Mozart

Benoît XVI a assisté, le 7 septembre, à la Messe de Requiem en ré mineur (K626) de Mozart. « Chez Mozart, chaque chose est en parfaite harmonie, chaque note, chaque phrase musicale est ainsi et ne pourrait être autrement ; même les contraires se réconcilient et la *mozartische Heiterkeit*, la sérénité mozartienne, enveloppe tout, en tout moment. Cela est un don de la Grâce de Dieu, mais c'est également le fruit de la foi vivante de Mozart qui, en particulier dans sa musique sacrée, réussit à faire transparaître la réponse lumineuse de l'amour divin, qui donne espérance, même lorsque la vie humaine est déchirée par la souffrance et par la mort », a souligné Benoît XVI. (*Zenit*)

■ Info

Suède : université catholique

Après des siècles d'absence universitaire, l'Eglise catholique de Suède a inauguré le 5 septembre, à Uppsala, une nouvelle académie, dirigée par les jésuites. Une première depuis la Réforme du XVI^e siècle. L'Académie porte le nom d'Institut Newman, en référence à une figure marquante de l'histoire de l'Eglise, le cardinal John Henry Newman (1801-1890). (Voir **Jean Honoré**, « Servir la vérité », in *choisir* n° 609, septembre 2010, pp. 9-12.) (com./réd.)

■ Info

Inde : le coût des jeux

Les Jeux du Commonwealth, organisés tous les quatre ans, auront lieu à Delhi du 3 au 14 octobre. Selon les dernières estimations, le gouvernement de Delhi a consacré 4,7 milliards d'euros pour remettre à neuf les infrastructures de la ville, notamment en restaurant les trottoirs et en créant des pelouses dans les quartiers chics, et 7 autres milliards d'euros pour les stades et autres installations sportives.

Des responsables d'Eglises de l'Inde ont dénoncé le gaspillage que représentent ces dépenses alors que plus de la moitié des quelques 20 millions d'habitants de Delhi vivent dans des conditions déplorables. Il semblerait que plus de 115 millions d'euros de fonds publics destinés à l'origine aux dalits, les basses castes considérées comme intouchables, ont été réaffectés aux Jeux du Commonwealth. « Cela prouve que les priorités du gouvernement ne sont pas les bonnes », a déploré l'archevêque catholique romain de Delhi, Mgr Vincent Concessao. (*Apic/réd.*)

■ Info

Mondial : fausses promesses

Une étude de l'Œuvre suisse d'entraide ouvrière (OSEO) montre ce que le Mondial 2010 de football a réellement apporté à la population sud-africaine. Au lieu d'un gain initialement prévu de 700 millions de francs, la Coupe du monde a entraîné pour l'Afrique du Sud une perte nette de 2,8 milliards de francs. La FIFA, par contre, a enregistré, par rapport à la Coupe du monde 2006, une hausse de ses bénéfices de 50 %. Elle

avait obtenu du gouvernement sud-africain que ses gains, ainsi que ceux de ses partenaires, soient exemptés d'impôts.

Joachim Merz, responsable du programme de l'OSEO en Afrique du Sud, est désabusé : « 20 millions de Sud-Africains vivent dans la pauvreté et 12 millions d'entre eux n'ont pas de logement. Les milliards investis en vue du Mondial auraient pu être utilisés en faveur de ces gens. Au lieu de cela, les pouvoirs publics doivent maintenant réduire leurs dépenses sociales. »

Ce scénario risque de se répéter en 2014, au Brésil. L'OSEO exige de la FIFA qu'elle fasse en sorte que la Coupe du monde ne profite pas uniquement à elle-même et aux grands consortiums de la construction, mais aussi à la population des pays organisateurs. (com./réd.)

■ Info

Stop aux renvois vers Malte

Alors que des standards homogènes en matière d'asile devraient valoir pour tous les pays signataires de l'accord de Dublin, les conditions de vie que réserve Malte aux requérants d'asile sont inhumaines. Dans un communiqué daté du 6 septembre, l'Organisation suisse d'aide aux réfugiés (OSAR) demande donc aux autorités suisses de cesser de renvoyer vers Malte les personnes vulnérables - comme les femmes et les enfants - et d'entrer en matière sur leurs demandes d'asile.

Petite île de 316 km², avec la sixième densité de population au monde, Malte doit surveiller et protéger autant de superficie côtière que la Grande-Bretagne. Le phénomène de la migration s'est accentué à partir de 2002 et atteint

des pics en été, quand la mer se montre plus clémente. Car Malte est une destination « naturelle » pour les gens venant d'Afrique, forcés de voyager par mer.

Les requérants finissent généralement dans des *Open Centres*, des campements qui présentent des conditions d'hygiène pitoyables, n'offrent aucune intimité (les gens essaient de créer un espace personnel en suspendant des tissus entre les lits), manquent d'installations sanitaires, de personnel, de soins médicaux et n'offrent pas de possibilité de cuisiner ou de laver. La sécurité des résidents n'est pas garantie, vu le faible nombre ou l'absence totale de personnel de sécurité. Les femmes vivent dans la crainte d'agressions sexuelles et même les enfants sont exposés à ces risques.

L'OSAR rappelle que lorsqu'un pays ne remplit ni les normes internationales ni les standards européens en matière de droits humains, les Etats signataires de Dublin doivent faire usage de la clause de souveraineté. L'Allemagne et la Suède ont déjà réagi en stoppant le renvoi vers Malte des personnes particulièrement vulnérables. (Apic/réd.)

■ Info

La paix, un droit humain

Le Conseil des droits de l'homme évoque régulièrement la question d'un droit à la paix et a demandé au Comité consultatif de préparer un projet de déclaration sur le droit des peuples à la paix, à rendre en 2011. La Suisse, tout comme douze autres Etats, dont l'Allemagne, le Canada, la France, l'Italie et le Japon, avaient voté contre un tel projet (*résolution* 11/4, juin 2009).

Pratiquement, le droit à la paix favoriserait d'abord l'éducation à la paix, la prévention et la gestion des conflits (voir à ce sujet les pp. 17-21 de ce numéro). Il permettrait ensuite de faire figurer les progrès des Etats vers la paix dans les divers rapports périodiques qu'ils rendent sur leurs progrès dans le domaine des droits humains.

Une coalition mondiale pour le droit humain à la paix organisera en décembre un congrès international à St-Jaques-de-Compostelle, avec pour but de discuter et d'adopter une *Déclaration universelle de la société civile sur le droit à la paix*. Celle-ci sera ensuite remise au Conseil des droits de l'homme et invitera les pays membres à préparer la codification officielle du droit humain à la paix. (réd./Koff, Newsletter, 1^{er} septembre 2010, n° 90)

■ Info

Se focaliser sur les plus faibles

Selon les estimations de l'UNICEF, il serait possible de sauver des millions d'enfants si l'aide au développement internationale se focalisait sur les familles les plus défavorisées. Telle est la conclusion du rapport *Progrès pour les enfants* (septembre 2010) dans lequel l'UNICEF dresse un bilan dix ans après l'adoption des Objectifs du millénaire pour le développement.

En comparaison avec 1990, les enfants sont nettement plus nombreux à avoir accès à l'eau potable, à l'éducation scolaire ou aux vaccinations et la mortalité infantile a reculé. Mais ces progrès passent à côté de ceux qui en auraient absolument besoin, répartis de manière très inégale entre les pays industrialisés et les pays en développe-

ment, entre les groupes de population les plus pauvres et les plus aisés au sein des pays, entre les milieux urbains et les régions rurales, ainsi qu'entre les garçons et les filles. Bien que les disparités entre les sexes se combleraient lentement au niveau de l'instruction et de la formation, les filles des pays en développement continuent en effet d'être fortement désavantagées. Et malgré les progrès accomplis dans l'information sur le sida, le risque d'infection est nettement plus élevé pour les filles que pour les garçons, particulièrement en Afrique australe.

Face à ces constats, l'UNICEF demande des efforts accrus pour les groupes de la population restés à l'écart. (com.)

■ Info

Monde : un sixième de la population a faim

Un sixième de la population mondiale a faim alors qu'il y a suffisamment à manger pour nourrir toute la planète : il est temps d'agir afin de s'attaquer aux causes fondamentales du problème, estime l'Alliance œcuménique « agir ensemble » (Genève) qui fait campagne pour la justice alimentaire.

La FAO et le Programme alimentaire mondial (PAM) estiment à 925 millions le nombre de personnes souffrant de faim chronique en 2010, contre 1,2 milliard en 2009. La publication de ces statistiques a précédé le Sommet des Nations Unies sur les Objectifs du millénaire pour le développement (New York, 20 au 22 septembre).

Carolyn Callenius, coordinatrice de la Campagne sur la sécurité alimentaire de l'organisation allemande Pain pour le monde, a souligné que « les stratégies

visant à lutter contre la faim ne doivent pas seulement être axées sur l'augmentation de la production et l'amélioration de l'efficacité de la production à grande échelle. (...) Les investissements doivent être orientés vers les gens qui cultivent de la nourriture sur moins de deux hectares, qui produisent leur propre nourriture pour leur famille et les gens qui les entourent. C'est là que sont les gens qui ont faim. »

Paul Hagerman, responsable des politiques de la Banque canadienne de grains, a appelé à investir dans l'agriculture « en mettant l'accent sur le droit des individus à la nourriture au lieu d'utiliser la nourriture ou la terre comme une marchandise, pour ceux qui ont les moyens de la contrôler » (voir à ce sujet les pp. 26-29 de ce numéro). (Apic)

■ Info

Pollution en Antarctique

Les marées noires, le manque de réglementation du tourisme et les rejets des bases scientifiques menacent le continent blanc. Ces sujets ont été débattus lors de la réunion annuelle du Conseil des directeurs des programmes antarctiques nationaux (COMNAP) qui s'est tenue en août, à Buenos Aires.

Plus de 900 scientifiques ont fait le point sur les menaces qui pèsent sur les écosystèmes de cette région et ont décidé, avec les délégués des pays réalisant des campagnes de recherche en Antarctique, de la mise en place de mesures communes.

Il s'agit d'abord de minimiser l'impact environnemental des pollutions liées au déversement accidentel de nappes d'hydrocarbures. En 2007, le navire de croisière *Explorer* avait déversé 185 000 litres de combustible après avoir heurté

un iceberg. Pour cela, de nouveaux procédés de bioremédiation faisant appel à des bactéries capables de vivre et de dégrader le pétrole à des températures polaires sont à l'étude.

La catastrophe de l'*Explorer* rappelle également que l'Antarctique est soumise à une pression touristique croissante. Le nombre annuel de visiteurs est estimé à 40 000. L'augmentation considérable du trafic maritime dans l'océan austral est responsable de l'arrivée de nombreuses espèces animales et végétales étrangères. Ce problème pourrait être aggravé par le réchauffement planétaire en favorisant le développement de ces organismes invasifs.

Enfin, il est question de diminuer les émissions générées par les installations permanentes présentes en Antarctique. L'Argentine vient pour cela de signer un accord avec le Canada afin de promouvoir l'utilisation de sources d'énergies renouvelables.

Le télescope Blast avant son lancement par ballon dans le ciel de l'Antarctique (2006)



Des rösti, des cardons et des épices

Comme il est difficile de partir ! Pour les vacances, on a rarement de problèmes, mais déjà plus pour les voyages professionnels, et plus encore lorsqu'il s'agit de s'éloigner pour un long moment, de changer de lieu, de pays. Et pourtant, on rencontre toujours de nouveaux témoins qui s'y risquent.

Il y a quelques semaines, j'animais une retraite pour des religieuses de l'Inde, de l'Afrique et du Sri Lanka. Toutes les Indiennes devaient changer d'Etat au sein de la Fédération. Celles qui vivaient au nord devaient aller au sud et inversement, sans parler de l'est et de l'ouest. Evidemment, pour l'ignorant que je suis, cela me semblait une chose toute simple. Allons donc... l'Inde, on y parle partout anglais et on y mange toujours très épicé... Evidemment, c'est beaucoup plus complexe. Pour ces religieuses, cela signifiait changer de langue, de tradition vestimentaire, de culture culinaire, tout cela au sein du même pays. Elles prenaient cela avec bonne humeur et je ne pouvais m'empêcher de me demander si j'étais prêt à en faire autant...

Passer de Fribourg à Zurich, Genève ou Bâle semble bien peu de chose. C'est vrai qu'il y a les Rösti et les Wöörcht et les Gschwelti pour la Suisse allemande et les cardons pour « Geenève », mais en principe « on gère »... Mais qu'est-ce qui permet d'être souple pour s'aventurer vers quelque chose que l'on ne maîtrise pas, pour être « disponible », comme aurait pu le dire Ignace ? En regardant la vie du fondateur des jésui-

tes, on s'aperçoit vite que la disponibilité est un processus qui s'acquiert lentement et qui ne s'arrête pas. On n'y arrive pas une fois pour toutes. La vie nous met toujours devant de nouvelles situations que nous n'avions pas prévues.

La vie d'Ignace est une succession d'adaptations. Il pense d'abord à la Chartreuse, puis à passer sa vie en Terre sainte, mais il se fait renvoyer de Jérusalem, doit commencer des études et, finalement, doit définitivement renoncer à la Terre sainte. A chaque fois, il s'agit pour lui de repartir et de refaire confiance.

Le seul moyen d'avancer et de ne pas être pris de vertige devant les défis toujours renouvelés est d'avoir un point d'ancrage. Pour Ignace, ce centre a toujours été Dieu, Père, Fils et Esprit. Je crois que seules les relations fortes nous permettent de persévérer dans les situations d'incertitudes, les grandes, dues par exemple à des changements de pays et de culture, mais aussi les petites qui sont peut-être les plus difficiles parce que, apparemment anodines, elles nous touchent beaucoup plus profondément. On se raisonne assez facilement à l'aide de ses idéaux dans les grands changements, mais les petits bouleversements, les petites incertitudes remettent parfois encore plus de choses en question. Alors, à l'exemple des religieuses et d'Ignace, il nous faut nous aussi grandir en liberté.

Bruno Fuglistaller s.j.

Fermeté et ouverture

La structure des *Exercices spirituels*

●●● **Sylvie Robert**, Paris
Enseignante au Centre Sèvres,
accompagnatrice des *Exercices spirituels*¹

Si le livret des *Exercices* présente un cheminement pour trente jours vécus dans une maison d'exercices ou sur une durée de plusieurs mois dans la vie ordinaire, l'histoire nous apprend qu'Ignace et ses compagnons donnaient beaucoup plus fréquemment les « exercices légers ». De fait, la démarche des quatre semaines ne peut profiter à tout le monde ; de plus, combien de chrétiens peuvent se dégager pour trente jours ?

Le risque est alors grand, chez les accompagnateurs, de parcourir en accéléré les quatre semaines, voire d'opérer un tri sélectif dont les critères ne reposent pas toujours sur une compréhension de l'organisation ignatienne : l'ensemble se trouve ainsi démantelé et les autres formules d'exercices, plus légères, risquent d'être dévalorisées.

Certes, ceux qui perçoivent la fermeté de la démarche ignatienne ne se trompent guère. Ignace propose une « mé-

thode », c'est-à-dire un chemin balisé accompagné. Il ne s'agit en aucun cas de dire à qui veut rencontrer Dieu : « Va à l'oratoire, restes-y un certain temps et attends de voir ce qui se passe » ! Non, Ignace propose des « manières de faire » (c'est ainsi qu'il définit des *exercices spirituels*), avec une « matière » (par exemple le péché ou la vie du Christ) sur laquelle va porter la prière, et un « ordre » à suivre : après l'entrée en relation avec le Seigneur, quelques « points » permettent de parcourir le sujet pour une écoute attentive de ce que produit en soi l'histoire que l'on médite ou contemple ; l'exercice se termine toujours par une conversation familière avec le Seigneur. La démarche est donc structurée.

Le livret des *Exercices* l'est aussi. Il est précisé que les exercices déployés sur quatre semaines doivent être donnés « dans l'ordre même où ils se présentent » (n° 20).² Ignace a agencé avec grande minutie son livret mais, après les « annotations » qui en donnent quelque intelligence, le « Principe et Fondement » qui en pose le cadre fondamental et les « examens », le cheminement garde une allure temporelle : parler de « semaines » rend évidemment attentif à un déroulement temporel.

Un regard précis sur la structure qui habite les « Exercices spirituels » d'Ignace de Loyola est fort utile. Ferme et fluide à la fois, la démarche ignatienne est portée par un mouvement plus fondamental que celui de l'homme, celui de l'amour de Dieu envers l'humanité. La méthode d'Ignace trace un chemin pour se laisser toucher par ce mouvement, pour lui donner tout le champ en soi.

1 • Sylvie Robert a écrit une thèse intitulée *Une autre connaissance de Dieu*, Cerf, Paris 1997.

2 • Les numéros de référence dans cet article sont celles des annotations in **Ignace de Loyola**, *Ecrits*, sous la direction de Maurice Giuliani, Desclée de Brouwer, Paris 1991, 1110 p.

L'imprévisible

C'est ici que commence à intervenir l'imprévisible de l'expérience : la temporalité met devant l'inconnu car nul ne sait ce qui va se produire l'instant qui vient. Ignace prend soin de prévenir que ces semaines ne sont pas celles de nos agendas : leur durée effective dépend de ce qui se produit pour celui qui vit les exercices.

Ce qui commande, c'est donc le chemin de Dieu avec chacun. Pour cette raison, Ignace donne à l'accompagnateur une règle d'or : il lui faut suivre ce qui se produira en celui qu'il accompagne et lui donner les exercices dont il a besoin, dont il peut tirer profit (n° 17). De fait, le genre littéraire adopté par Ignace oriente entièrement l'exercice vers une expérience à faire : le texte, avec des verbes à l'infinitif ou à la première personne, est écrit du point de vue de celui qui va se mettre à prier et présente ce qui est à faire ; les indications fournies sont très sobres, sans justification, sans annonce d'un résultat escompté, sans développement général sur la prière.

L'exercice se présente comme une simple proposition : « Fais, et tu verras. » Il est en attente de sa réalisation. Reconnaissons-le, le genre littéraire dont se rapprochent le plus les *Exercices* est celui du livre de cuisine, avec la précision rigoureuse mais aussi la radicale insuffisance de ses recettes ! La recette est à suivre pas à pas, le résultat demeure imprévisible...

Ainsi, que ce soit à l'échelle microscopique d'un exercice ou à celle de l'ensemble du livret, les *Exercices* suivent de la manière la plus souple qui soit le cheminement de chacun, à son rythme et au rythme de Dieu avec lui. En même temps, ils reposent sur une construction très ferme qu'il ne s'agit pas de sub-

vertir et qui représente comme une « logique », une structure profonde de l'expérience spirituelle.

Pour rendre compte de cette attention au temps et de cette structuration, il faudrait parler d'une « chrono-logique » de l'expérience spirituelle. Le tracé du chemin est inscrit dans le livret ; il se reconnaît mais ne se prévoit ni ne se force. L'action de Dieu et la relation à Lui sont sous le signe d'une extrême souplesse mais elles ne se déroulent pas au hasard. L'homme avance en se structurant et se structure en avançant. Dieu, quant à lui, agit en liberté, mais non pas en désordre. Où trouver le secret de cette structure qui reste mouvante ou de ce mouvement structurant ?

De Dieu vers le monde

Le chemin des *Exercices* est celui de l'homme qui s'exerce, mais il prend sa source ailleurs, dans un mouvement de Dieu lui-même, qui affleure en des points-clés du livret. La Contemplation pour parvenir à l'amour reconnaît ce mouvement : elle donne de peser le don du Seigneur dans l'histoire du retraitant, de contempler sa présence et de « regarder comment tous les biens et tous les dons descendent d'en haut. Par exemple, comment ma puissance limitée descend de celle, suprême et infinie, d'en haut ; et de même la justice, la bonté, la compassion, la miséricorde, etc. » (n° 237).

Le mouvement est explicitement nommé lorsque, avant de contempler la vie du Christ, le regard se porte sur la Trinité en train de décider de l'envoi du Fils en humanité. Il l'était encore auparavant, dans le premier colloque : avant de se laisser conduire sur l'obscur chemin de son propre péché, le retraitant imagine « le Christ notre Seigneur devant [lui] et

mis en croix, [et fait] un colloque : comment, de Créateur, il en est venu à se faire homme, à passer de la vie éternelle à la mort temporelle, et ainsi à mourir pour [ses] péchés » (n° 53).

Le mouvement de fond qui porte le cheminement des *Exercices* est celui de Dieu lui-même vers l'homme et le monde. C'est celui qu'Ignace a pu découvrir lors des expériences décisives faites à Manrèse et qu'il relate en cinq points soigneusement ordonnés.

Eclairé d'abord sur la Trinité en son harmonieuse communion de différences, comme trois touches d'orgue, Ignace l'est ensuite sur la manière dont Dieu a créé le monde, puis sur la présence eucharistique du Christ, enfin sur son humanité. Ces quatre premiers points dessinent le mouvement d'un Dieu dont la communion interne s'ouvre en suscitant hors de lui-même un monde, au cœur duquel, à travers les réalités les plus élémentaires, il donne de reconnaître dans la foi sa présence, parce qu'il va jusqu'à s'y engager lui-même en épousant en son Fils notre humanité. Dans un cinquième point, le regard d'Ignace, illuminé d'une lumière nouvelle, s'ouvre sur toute chose. Ses yeux sont conduits vers le monde par le mouvement même de Dieu.

Là est la véritable dynamique des *Exercices*, qui amènent à considérer comment Dieu habite dans les créatures, au point de peiner et travailler en elles, et à « regarder comment tous les biens et tous les dons descendent d'en haut ». La justesse d'une décision se mesure également à cette règle : « Que cet amour qui me meut et me fait choisir telle chose descende d'en haut, de l'amour de Dieu » (n° 184). Et dans l'ordinaire d'une vie ouverte à autrui pour lui faire l'aumône de ses biens (richesses, temps, parole, etc.), il s'agit encore de vivre de ce mouvement : « Que cet

amour qui me meut et me fait donner l'aumône descende d'en haut, de l'amour de Dieu notre Seigneur, de sorte que je sente d'abord en moi que l'amour plus ou moins grand que j'ai pour ces personnes est pour Dieu, et que Dieu transparaît dans le motif pour lequel je les aime davantage » (n° 338).

« Chercher et trouver la volonté de Dieu dans la disposition de sa vie » (n° 1), le but final pour lequel on s'exerce, qu'est-ce donc ? Rien d'autre que d'épouser ce mouvement amoureux de Dieu, de se laisser conduire vers le monde par l'amour que Dieu lui porte et dont il nous gratifie. Mais il est nécessaire pour cela de s'exercer...

Le chemin où l'on s'exerce

Structuré en filigrane et porté par cette dynamique, le livret ignatien apparaît organisé autrement. Le parcours qu'il propose est en effet pédagogique, ordonné à « préparer et [...] disposer l'âme pour écarter de soi tous les attachements désordonnés et, après les avoir écartés, pour chercher et trouver la volonté divine dans la disposition de sa vie en vue du salut de son âme ».

Le chemin doit donc commencer par la mise en position juste de la créature devant son Créateur, posture d'ouverture à l'accueil du mouvement d'amour de Dieu. Le « Principe et Fondement » rappelle à l'homme sa place de créature et sa vocation fondamentale à « louer, respecter, servir Dieu son Créateur » au sein du monde. Il l'invite à ajuster son rapport à tout ce qui n'est pas Dieu, sans laisser aucune créature prendre la place du Créateur ni distraire son regard de son Seigneur ; il guide toute décision en lui donnant pour objectif non l'objet même du choix mais l'orientation fondamentale.

Sylvie Robert,
Les chemins de Dieu
 avec Ignace de Loyola,
 Faculté jésuite de
 Paris, Paris 2009,
 204 p. (Voir la recen-
 sion à la p. 39.)

Redoutable confrontation à la vérité de sa propre existence, prise souvent en flagrant délit de « ne pas mettre à profit sa liberté pour rendre respect et obéissance au Créateur » (n° 50), tel est le fond du péché. Remis devant le miroir de la vocation chrétienne, l'homme perçoit l'écart entre sa vie et cet appel.

C'est alors qu'intervient la figure du Christ, lui qui a livré sa vie pour sauver l'humanité. Une fois rétabli dans le désir de vivre selon la logique de la créature, l'homme s'attache à contempler l'humanité du Christ, chemin pour se laisser transformer et vivre sa propre humanité, comme créature parmi les créatures reconnues comme telles. La fréquentation du Christ, qui appelle à le suivre dans sa vie terrestre jusque dans sa passion, puis dans les effets de sa résurrection, lui fait trouver, puis confirme sa propre place dans le monde. C'est uni au Christ que l'on est conduit à pouvoir porter un regard neuf sur le monde pour y trouver Dieu et y apprendre à aimer. L'ordre des *Exercices*, pédagogique, n'expose pas d'abord le mouvement de Dieu qui, toutefois, fonde l'ensemble.

A y regarder de près, ce mouvement est celui de tout exercice. L'entrée dans la prière donne de se poser sous le regard du Créateur (n° 75). Elle est suivie de la prière préparatoire, qui exprime le désir de disponibilité et d'ajustement de l'orant à la relation à Dieu, tout en reconnaissant que c'est une grâce. Puis, les préambules mettent en position de recevoir les effets de l'œuvre de Dieu : en composant le lieu, celui qui prie échappe au non-lieu d'une relation qui se joue toutefois dans l'invisible. Demandant ensuite la grâce qui lui est suggérée, il se situe en créature qui attend tout du Créateur et accède à la vérité de son désir : la demande, formulée, façonne son désir selon l'œuvre de

Dieu, non à partir de lui-même. Puis, il considère la « matière », c'est-à-dire l'œuvre de Dieu dans l'Écriture ou dans sa propre histoire ; il écoute Dieu lui parler, aujourd'hui, à lui ; il laisse ainsi Dieu poursuivre son œuvre en lui. Après s'être livré à une écoute attentive de cette page de l'histoire de Dieu avec l'humanité, naissant à la parole, il peut laisser jaillir, en un colloque, la parole qu'il est le seul à pouvoir dire à son Dieu et que l'oraison a façonnée. Dieu est venu à lui et lui a donné la parole.

Reconnaissance

La dynamique qui apparaît ici dans tout exercice d'oraison est celle qui, dans l'examen, donne à l'homme de respirer au rythme de Dieu. Cet exercice, le plus simple, le plus quotidien, qui est présent en toute formule d'exercices, de la plus légère à la plus déployée, est le pivot de l'expérience ignatienne. Or il commence par l'accueil des dons de Dieu : en d'autres termes, je reconnais comment Dieu est venu jusqu'à moi en cette journée.

Pour que ce mouvement vienne reprendre ce qui ne s'est pas laissé unifier et orienter par Dieu, je demande alors une grâce de lumière sur les ombres de ma vie ; les reconnaissant et en demandant pardon, j'accueille jusqu'en ces fermetures le mouvement de Dieu vers moi. L'ouverture qui s'opère alors me conduit à me remettre dans la juste relation pour vivre selon Dieu, dynamisé et orienté par son amour qui me met au monde et me meut. Ainsi, la dynamique profonde des *Exercices* se trouve-t-elle alimentée au quotidien. « L'amour descend d'en haut », il met l'homme au monde, il l'anime.

S. R.

Une guerre à l'envers

Etty Hillesum

●●● **Luc Ruedin s.j.**, Villars-sur-Glâne

A 27 ans, Etty fait une rencontre décisive qui va transformer sa vie. Julius Spier² va lui permettre de libérer « l'occlusion de son âme » et de remettre de l'ordre dans son chaos intérieur. Se dégageant peu à peu d'une relation ambiguë, érotique et trouble, elle découvre la force et la noblesse de sa féminité. « Je commence peu à peu à le voir à sa juste mesure, je ne suis pas amoureuse, mais tout à fait captivée par lui, il est le premier partenaire de valeur à qui je me mesure. (...) Il est le premier à lutter lui-même contre des sentiments qui ne sont pas purs et, par sa seule personne, il m'a appris à lutter. Il y a à présent de la tension, de la plénitude, beaucoup de possibilités à l'arrière-plan et un combat respectable, qui ennoblit » (24 mars 1941).³ Fin 1941, tirant le bilan de l'année, elle dira combien cette relation lui a donné de

prendre conscience d'elle-même et de devenir capable de disposer de ses forces les plus profondes. D'autres figures, littéraires, la peupleront et la nourriront : Rilke, St Augustin, les grands écrivains russes et la Bible qui va lui donner une vitalité spirituelle pour ces temps tragiques : « Excellente pâture pour un estomac à jeun que ces quelques psaumes, à qui l'on sait désormais donner une place dans sa vie quotidienne... il émane de l'Ancien Testament une force primitive, un caractère "populaire". On y voit vivre des types formidables. Poétiques et austères. C'est un livre terriblement passionnant, cette Bible rude et tendre, naïf et sage. Il ne passionne pas seulement par ce qui y est dit, mais aussi parce qu'on apprend à connaître ceux qui le disent » (5 juillet 1942).

S'expliquer avec soi-même

Dès le 9 mars 1941, après son premier entretien avec Spier, Etty ressent le besoin de s'expliquer avec elle-même. Elle sait l'exigence spirituelle de tenir des notes pour mettre de l'ordre dans son champ de bataille. Elle sent l'importance de se brancher sur la veine créatrice qu'elle perçoit en elle et de

spiritualité

« *J'ai rompu mon corps comme le pain, et l'ai partagé entre les hommes* » (mardi 13 octobre 1942, dernière page du journal d'Etty Hillesum). Une vie bouleversée a ouvert une brèche dans le cœur d'Etty Hillesum. En une voix dont les échos n'ont pas fini de résonner en nous, ses écrits témoignent de l'irruption de Dieu dans sa vie. Après s'être réconciliée avec elle-même, elle se tournera vers les autres, transmettant la paix, s'abandonnant à l'Amour.¹

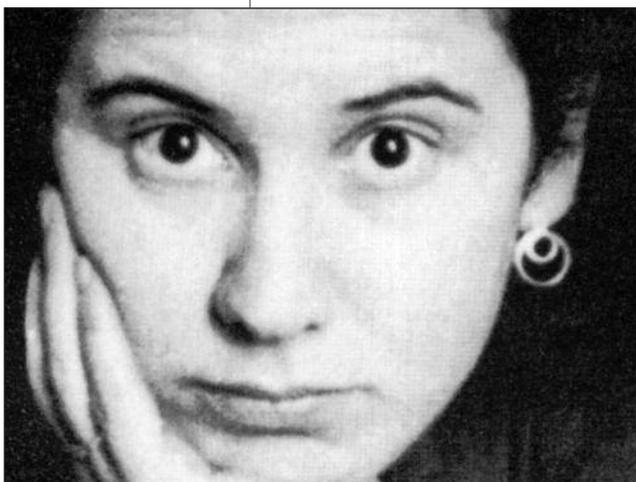
- 1 • Une version plus longue de cet article est publiée par *Christus*, n° 228, Paris, octobre 2010.
- 2 • Chirologue, jungien, il initiera Etty Hillesum à la vie intérieure, jouant le rôle de thérapeute et de conseiller spirituel. Elle l'appellera « l'accoucheur de mon âme ».
- 3 • *Les Ecrits d'Etty Hillesum, Journaux et Lettres, 1941-1943*, sous la direction de **Klaas A.D. Smelik**, Seuil, Paris 2008, p. 91. A moins d'une indication particulière, les citations de cet article sont toutes tirées de ce livre.

former cette agitation dionysiaque qu'elle ressent. Elle demande à Dieu la force de l'accomplir.

Elle veut écrire la chronique « de tant de choses de ce temps » en étant fidèle à elle-même : « La seule chose qui m'intéresse, au fond, c'est l'atmosphère, l'âme, pourrait-on dire, mais la substance m'échappe. Et c'est pourquoi je n'ai pas de prise. Il faut dire le concret, le terre à terre, en l'irradiant suffisamment par les mots, par l'esprit, pour évoquer l'âme qu'il recèle » (5 août 1941). Ce sera « le grand livre de la vie » nourri de ses rencontres et de sa capacité de se recentrer sur l'essentiel, don qui révèle le Donateur : « La vie me confie tant d'histoires que je devrais raconter à mon tour et exposer en termes clairs à tous ceux qui ne savent pas lire à livre ouvert le texte de la vie. Mon Dieu, tu m'as donné le don de lire. Voudras-tu me donner aussi celui d'écrire ? » (4 octobre 1942).

Cette écriture de l'essentiel nécessite une ascèse exigeante, telle l'estampe japonaise dont les traits mettent en relief l'espace, car les mots, pour Etty, doivent accentuer le silence. Loin de l'imaginaire, elle exerce, suite à Rilke, une humble, active et patiente fidélité

Etty Hillesum



au réel quotidien, sachant que le chemin est long pour que l'inspiration se dise au plus près d'elle-même. Il lui faut préparer la voie, se simplifier, se convertir comme elle a su le faire dans sa relation avec Spier, en ne cherchant pas à s'accaparer ce qui lui est donné, et ceci pour témoigner : « J'ai l'impression que tout ce que je vis intérieurement ne m'appartient pas en propre, que je n'ai pas le droit de le garder pour moi seule, que je dois en rendre compte. Comme si dans ce petit pan de l'histoire de l'humanité, j'étais un des nombreux récepteurs, qui devra à son tour se faire émetteur. Mais de quoi, je ne le sais pas encore » (4 juin 1942).

La conversion spirituelle

A Amsterdam, l'étau nazi se resserre. La méditation - hygiène psychique qui lui permettait de débroussailler son intériorité et d'intégrer les forces contradictoires de ce champ de bataille - fait place, suite à l'irruption d'une force venue d'ailleurs, à une prière qui prend la forme de l'agenouillement : « Hier soir, avant de me coucher, je me suis retrouvée tout à coup agenouillée au milieu de cette grande pièce, entre les chaises métalliques, sur le tapis de sparterie aux tons clairs. Comme cela, sans l'avoir voulu. Courbée vers le sol par une volonté plus forte que la mienne » (14 décembre 1941).

De nature contemplative et de tempérament réaliste, refusant tout mysticisme éthéré alors que de tous côtés montent les signes avant-coureurs de l'anéantissement du peuple juif, Etty, juive, fait l'expérience de la Révélation qui la met sur la voie de l'écoute : « *Hin-einhorchen*, "écouter au-dedans", je voudrais disposer d'un verbe bien hol-

landais pour dire la même chose. De fait ma vie n'est qu'une perpétuelle "écoute au-dedans" de moi-même, des autres, de Dieu. Et quand je dis que j'"écoute au-dedans", en réalité c'est plutôt Dieu en moi qui "est à l'écoute". Ce qu'il y a de plus essentiel et de plus profond en moi écoute l'essence et la profondeur de l'autre. Dieu écoute Dieu » (17 septembre 1942).

Son éveil à la Présence transcendante au plus intime d'elle-même n'a aucun rapport avec une religiosité morbide ou exaltée. Elle surgit au cours d'une thérapie, d'un processus de guérison intérieure, de réalisation de soi où elle apprend à se réconcilier avec soi et les autres. Sa relation non-conformiste à Dieu dans la prière prend acte de ce que les théologiens de la mort de Dieu systématiseront plus tard : « Je vais t'aider, mon Dieu, à ne pas t'éteindre en moi, mais je ne puis rien garantir d'avance. Une chose cependant m'apparaît de plus en plus claire : ce n'est pas toi qui peux nous aider, mais nous qui pouvons t'aider - et, ce faisant, nous nous aidons nous-mêmes. C'est tout ce qu'il nous est possible de sauver en cette époque, et c'est aussi la seule chose qui compte : un peu de toi en nous, mon Dieu » (12 juillet 1942). En quelques mois, Etty comprend que dans l'ordre de l'amour, la puissance est faiblesse comme la richesse est pauvreté.

La conversion aux autres

« L'éventualité de la mort est intégrée à ma vie ; regarder la mort en face et accepter cette mort, cet anéantissement, toute forme d'anéantissement, comme partie intégrante de la vie, c'est élargir cette vie. A l'inverse, sacrifier dès maintenant à la mort un morceau

de cette vie, par peur de la mort et refus de l'accepter, c'est le meilleur moyen pour le plus grand nombre, parce qu'on en a peur et qu'on ne l'accepte pas, de ne garder qu'un pauvre petit bout de vie mutilée, méritant à peine le nom de vie » (3 juillet 1942).

Ce paradoxe évangélique (Mt 10,39), qu'elle vivra intimement à la mort naturelle de Julius Spier, elle va le mettre en pratique comme fonctionnaire du Conseil juif dans le camp de Westerbork où elle plonge dans l'extrême détresse humaine : « Comme elle est grande, la détresse intérieure de tes créatures terrestres, mon Dieu. Je te remercie d'avoir fait venir à moi tant de gens avec toute leur détresse. Ils sont en train de me parler calmement, sans y prendre garde, et voilà que tout à coup leur détresse perce dans sa nudité. Et j'ai devant moi une petite épave humaine, désespérée et ignorant comment continuer à vivre. C'est là que mes difficultés commencent. Il ne suffit pas de te prêcher, mon Dieu, pour te transmettre aux autres, pour te mettre au jour dans le cœur des autres. Il faut dégager chez les autres la voie qui mène à toi mon Dieu » (17 septembre 1942).

Ce retour au monde, caractéristique de la vie mystique chrétienne, s'accompagne à la fin de son *journal* d'un débroussaillage qui n'a plus en vue de dégager en soi-même une grande et vaste plaine mais de transmettre la paix : « Défricher en nous-mêmes de vastes clairières de paix et les étendre de proche en proche, jusqu'à ce que cette paix irradie vers les autres. Et plus il y a de paix dans les êtres, plus il y en aura aussi dans ce monde en ébullition » (29 septembre 1942). Pour qui connaît l'horreur d'Auschwitz, cette phrase prend un sens qui ne peut venir que de Dieu !

Se désarmer sans se rendre

Refusant la haine qui détruit et qui, dit-elle, rend le monde plus inhospitalier qu'il n'est déjà, Etty, humble, lucide, fragile et sincère, sait bien que rien n'est jamais acquis. Au plus intime d'elle-même s'est installé un long dialogue avec Celui qui est venu l'habiter. Lire ses écrits, c'est lire la chronique de « sa guerre à l'envers » qui la conduit à se désarmer sans se rendre, à s'abandonner sans se résigner face à l'inéluctable qui inexorablement la broie.

Plus elle se désarme, plus elle combat avec la force que lui procure son long dialogue ininterrompu avec l'hôte intérieur, plus la vie jaillit en elle. Pudique, elle confie : « C'est comme une petite vague qui remonte toujours en moi et me réchauffe, même après les moments les plus difficiles : comme la vie est belle pourtant ! C'est un sentiment inexplicable. Il ne trouve pas non plus le moindre appui dans la réalité que nous vivons en ce moment » (24 septembre 1942). Paradoxe d'un surcroît d'être, de vie et de joie qui jaillit au cœur d'un univers voué à l'extermination !

Assumant le tragique de l'existence, supportant la barbarie nazie, Etty aime et vit envers et contre tout : « Il n'existe aucun lien de causalité entre le comportement des gens et l'amour que l'on éprouve pour eux. Cet amour du prochain est comme une prière élémentaire qui vous aide à vivre. La personne même de ce "prochain" ne fait pas grand-chose à l'affaire » (8 août 1943). Amour jailli de ces noces divines au plus intime d'elle-même, de cette chambre haute⁴ où le Seigneur réside (Ps 17,3) et dans laquelle elle a établi son cœur.

Etty nous livre un message pour temps de crise. Elle distille en une verve à la fois grave et enjouée une sagesse qui aguerrit. Son témoignage, exempt de tout ressentiment, montre comment « porter, supporter, assumer une souffrance qui est essentielle à cette vie et conserver intact à travers les épreuves un petit morceau de son âme » (10 juillet 1942).

A la source de cette attitude, comment ne pas percevoir la puissance d'un Amour qui ne s'impose pas, qui porte anonymement les croix de sa vie et la supporte tel un amant qui s'est uni à elle ? Elle nous rappelle ainsi, avec la grande Tradition chrétienne, que l'amour n'est pas un attribut de Dieu, fut-il le premier. Comme le dit François Varillon, il en est le Sujet.

Dire Dieu, c'est dire Amour. Dieu n'est donc pas bon, tout-puissant, sage, etc. C'est l'Amour qui est bon, tout-puissant, sage, libre, vertus qui ne trouvent leur authentique grandeur que si elles sont des dimensions de l'amour. Et Varillon d'ajouter : « L'humilité est-elle un attribut de l'amour ? Si l'on veut. Mais tellement intérieur au sujet qu'il en est, non point sans doute exactement le synonyme, mais cependant davantage qu'un aspect. Sa profondeur même. »⁵ Au cœur de la tourmente nazie, agenouillée devant l'Amour, Etty nous révèle un Seigneur que nous pouvons prier.

L. R.

4 • « J'ouvre la Bible au hasard et je trouve ceci : *Le Seigneur est ma chambre haute* » (7 septembre 1943), in o.p. cit., p. 922. Tiré de la dernière carte postale qu'Etty laisse tomber le long de la voie ferrée d'une fente du wagon verrouillé qui la mène à Auschwitz.

5 • François Varillon, *L'humilité de Dieu*, Le Centurion, Paris 1974, p. 80.

Armand Duval,
Etty Hillesum. Quand souffle l'esprit. Essai,
François-Xavier de
Guibert, Paris 2010,
144 p.

Yves Bériault,
*Etty Hillesum. Témoin
de Dieu dans l'abîme
du mal*, Médiaspaul
Canada, Montréal
2010, 192 p.

La juste paix

Au-delà des décennies contre la violence

●●● **Hans Ulrich Gerber**, Villeret

Ex-coordonnateur¹ de la Décennie Vaincre la violence (COE)

Les deux décennies pour la paix, celle des Nations Unies et celle du Conseil œcuménique des Eglises (COE), prennent fin cette année. Les Nations Unies avaient lancé la Décennie pour une culture de la paix et de la non-violence en faveur des enfants du monde, et le COE, en parallèle, avait lancé la Décennie Vaincre la violence.² Cette dernière avait comme objectif de mettre l'engagement pour la paix au centre des préoccupations des Eglises. Ni les Nations Unies ni le COE ne disposaient cependant des moyens - ou de la volonté - de faire aboutir leur décennie ambitieuse, mais pertinente.

Ce qui s'est passé ces dix dernières années laisse tout de même quelques traces remarquables : le discours au sujet de la paix et de la violence a changé pour de bon, le débat autour de la guerre juste cédant la place au débat sur la question de la juste paix ; un travail sérieux au sujet de la concrétisation de la juste paix s'est imposé et ne peut plus être écarté ; quelques tabous ont été brisés et de nouveaux thèmes sont apparus, par exemple le suicide, la mutilation génitale, la violence au foyer ; la violence, sa nature et ses

expressions sont mieux comprises et sont analysées plus clairement ; les positions des Eglises et des religions concernant la paix et la violence sont devenues plus claires, leur potentiel est mis à l'épreuve ; les Eglises se trouvent devant l'obligation de sortir de leur isolement ou de leur relativisme quant aux questions de la paix, de la guerre et de la justice.

Etablir l'évidence

Il est évident que depuis 2001 le contexte a changé. La violence occupe tous les jours les premières pages des nouvelles. Le terrorisme s'est muté en phénomène global. Le monopole de la violence s'est brouillé et la guerre n'est plus sous contrôle de quelques Etats-nations ; elle est déléguée à des acteurs privés. Il est plus clair que jamais que la guerre juste est une fiction. Les dépenses militaires mondiales sont astronomiques alors qu'un enfant de moins de cinq ans meurt de faim toutes les cinq secondes faute de moyens pour le nourrir.

Durant la décennie passée, c'est l'Organisation mondiale de la santé (OMS) qui a fourni les approches les plus révélatrices et les plus efficaces pour prévenir la violence physique.³ Son approche préventive de la violence

L'objectif de la Décennie œcuménique Vaincre la violence n'a pas été atteint. Malgré le discours ecclésiastique en faveur de la paix, l'engagement concret et cohérent des Eglises pour la paix reste marginal et une théologie correspondante demande à être développée. Cependant, la compréhension de la violence, les approches de sa prévention et le discours des Eglises ont évolué. Comment poursuivre ce travail ? Après tout, la réconciliation est le ministère par excellence des Eglises, sinon leur raison d'être.

1 • Jusqu'en fin 2009.

2 • www.vaincrelaviolence.org.

3 • www.who.int/violence_injury_prevention/fr.

église

insiste, sans nier les aspects légaux, criminels ou psychologiques, sur le besoin d'établir l'évidence et de traiter de la violence comme l'on traite d'une épidémie. Il s'agit d'une approche globale, qui démontre que c'est par la compréhension - basée sur l'évidence - que la violence peut être réduite.

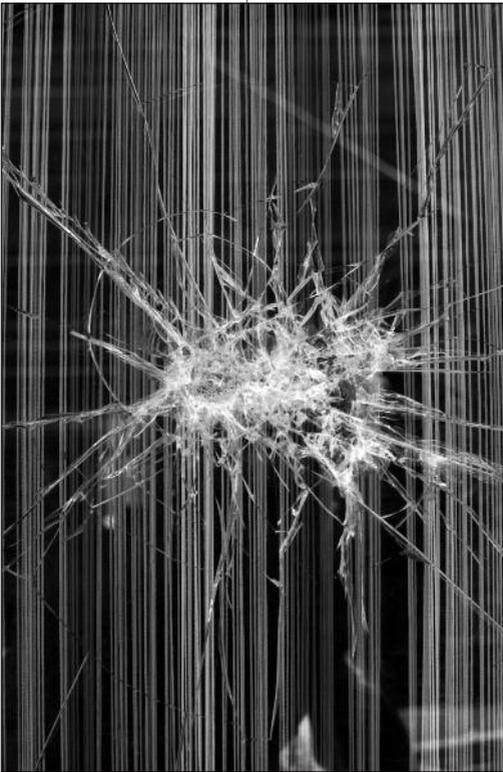
Pour ce faire, l'OMS encourage des alliances de chercheurs, policiers, pasteurs, médecins, fonctionnaires, assistants sociaux qui évaluent ensemble et coordonnent leurs démarches de prévention de la violence. La documentation sur la violence domestique est ainsi de plus en plus développée et ces démarches interdisciplinaires de prévention s'avèrent plus efficaces (et moins chères) que l'incarcération. Par exem-

ple, sur une durée d'une dizaine d'années, la violence juvénile a diminué de plus de la moitié dans une ville de Californie suite à un programme d'accompagnement (*coaching*) de futurs parents, mis en place par un fonds de recherches interdisciplinaires.

La transformation des conflits et la construction de la paix sont même devenues des disciplines académiques autour du monde. Qui, dans les Eglises, aurait pensé qu'une approche basée sur l'évidence de la violence dans une perspective de santé publique pourrait effectivement réduire les taux de la violence, et cela dans pratiquement n'importe quel contexte culturel ?

Ces développements sont relativement récents. Le travail amorcé doit être poursuivi, élargi et approfondi au-delà de la décennie. Aucun acteur de la société civile, officiel ou privé, ne peut accomplir cette tâche par lui-même, et aucun acteur (à fortiori les Eglises) ne peut échapper à sa responsabilité, en dépit du difficile contexte actuel.

Quelques éléments problématiques peuvent être mentionnés. Il existe une confusion profonde entre violence et conflit : les médias utilisent ces termes comme s'ils étaient synonymes, or le conflit n'est de loin pas l'unique source de violence et, pour la réduire, il ne faut pas éviter le conflit, au contraire. Le mouvement pour la paix, pour autant qu'il existe, est très dispersé et manque de coordination (qu'il refuse souvent). Les Eglises institutionnelles, en Europe et en Amérique du Nord surtout, ont perdu leur profil historique et leur autorité publique ; elles sont préoccupées par les luttes intérieures et par leur propre survie. Quant aux responsables politiques, beaucoup d'entre eux manquent de compétence, d'efficacité et de crédibilité ; en même temps, ils jouent



de plus en plus le jeu *people*. Ajoutons à cela que l'économie mondiale piétine, souffre d'incertitude et est largement construite sur des injustices de longue date, que la démocratie est mise en question et subit de profonds changements (ce qui accentue l'incertitude) et que la démocratie directe est menacée par une politique populiste et par la mondialisation, qui entraîne des centralisations.

Les difficultés sont grandes, certes, mais nous pouvons aussi déceler quelques développements encourageants : la société civile n'accepte plus la violence comme un phénomène inévitable ; la prévention de la violence, l'éducation à la paix et la construction de la paix deviennent des programmes interdisciplinaires au niveau international ; l'intérêt, l'action et la coopération interreligieuses sont de plus en plus courants ; l'accès direct et immédiat aux informations ainsi que la communication entre partenaires éloignés deviennent plus faciles pour une grande partie de la société dans le monde ; l'abolition de l'arme nucléaire, bien qu'encore très éloignée, est un sujet de discussion et d'action et même une priorité réaliste et absolue pour un nombre croissant d'acteurs. Le contexte semble donc mûr, comme jamais auparavant, pour la réalisation d'idées aussi vieilles que l'humanité : la justice et la paix.

Pacifisme chrétien

En 2006, l'assemblée générale du COE, réunie à Porto Alegre au Brésil, a demandé un processus consultatif en vue d'un rassemblement œcuménique international pour la paix (ROIP). Ce processus a été mis en route en 2008 et le rassemblement aura lieu en mai 2011, à Kingston (Jamaïque).

La Décennie Vaincre la violence, qui avait été lancée comme un effort œcuménique à la base et sur le niveau institutionnel, a appelé les Eglises à renoncer à toute justification théologique de la violence. Bien que cet objectif n'ait pas été atteint, le projet a contribué à une meilleure compréhension de ce défi. Il signifie un pas fondamental, un changement de profondeur de la théologie et de la pratique chrétienne.

Historiquement, les Eglises sont connues pour leur résistance au changement, surtout quand il touche aux doctrines et pratiques traditionnelles. Vu dans cette perspective, le processus actuel est un test pour le mouvement œcuménique et pour l'Eglise dans son ensemble.

Est-ce que le rêve de Dietrich Bonhoeffer, exprimé en 1934, pour que l'Eglise se positionne clairement contre la guerre dans toutes ses formes deviendra enfin une réalité ? Est-ce que la théologie de la paix, qui existe depuis la genèse du christianisme mais a été poussée dans un petit coin dissident et qui a souvent été persécutée, deviendra enfin la norme pour les chrétiens ? Les appels à la paix, à mettre fin à la violence ne manquent pas, ni les condamnations des actes de violence et d'injustice. Ces appels, issus des « quartiers généraux » ecclésiastiques de diverses confessions, ont peu de poids et de crédibilité car ils sont souvent adressés à des adversaires lointains et parce que le double standard historique ou actuel est trop évident.

Depuis que le christianisme est devenu une religion d'Etat au IV^e siècle, et jusqu'à ce jour, la justification de la guerre - aujourd'hui généralement appelée *intervention militaire* - et la bénédiction des armes sont la position de la majorité. Cela va-t-il changer ? Vu l'état du

monde en 2010, on peut clairement espérer que oui. Que faut-il de plus pour reconnaître que l'intervention armée n'arrête ni la violence ni l'injustice et peut encore moins établir une paix juste ?

Ce n'est que depuis la deuxième moitié du XX^e siècle que la guerre est justifiée par la revendication qu'elle apporterait la paix. Historiquement, elle était un moyen de construire, d'élargir ou de défendre le territoire. Les Eglises ne sont pas connues pour s'être opposées à de telles guerres, au contraire. Vont-elles maintenant arriver à reconnaître que la guerre qui prétend installer la paix n'est qu'un fantôme qui détruit son existence et ses bases naturelles, et qu'elle ne peut donc être justifiée ?

Les dépenses militaires à elles seules (sans penser à la guerre elle-même) représentent une violation absolue de l'humanité, de la durabilité, de la justice et de la paix. Comment se fait-il que les dépenses militaires ne soient pas rattachées aux buts de développement établis par les Nations Unies ? Comment se fait-il que les Eglises n'en parlent pas ?

Être antimilitariste était une vertu chrétienne jusqu'à l'époque de l'empereur Constantin. Depuis, et encore aujourd'hui, être antimilitariste est considéré comme politiquement et moralement inacceptable dans la plupart des milieux chrétiens (au mieux, les antimilitaristes sont qualifiés de naïfs rêveurs). La question de la sécurité est importante, voire urgente, mais n'avons-nous pas l'ample preuve que le militarisme, loin de la résoudre, augmente au contraire l'insécurité pour les êtres humains comme pour la terre entière ?

Pour beaucoup de chrétiens, Dieu ne s'oppose pas à la violence, et l'amour et la violence ne sont pas jugés comme étant mutuellement exclusifs : la violence fait même partie de la voie de Jésus. Au moment où la Décennie Vaincre la violence arrive à son terme et que la violence, surtout celle superposée par des structures non accessibles au processus démocratique, représente une menace majeure pour la vie, il s'agit de revoir notre image de Dieu et du destin de l'humanité. De mettre en avant une image d'un Dieu de miséricorde qui se range du côté des victimes, plutôt que celle d'un Dieu tout-puissant qui soutient l'ordre des vainqueurs.

Le double langage

Lorsqu'on déplore la violence quotidienne en disant qu'elle met en péril la société, on oublie facilement que ce n'est pas cette violence-là qui met en danger la civilisation, mais bien celle qu'on a depuis longtemps acceptée comme indispensable. C'est elle qui détruit l'âme humaine, même sans explosion de bombe. Le potentiel de la violence au niveau global, c'est-à-dire la capacité d'exterminer l'humanité et de rendre le monde inhabitable, est bien réel. La violence au niveau de la rue ou des foyers n'est pas sans lien avec cette violence globale.

On pense que la violence « gratuite »,⁴ comme on l'appelle souvent, peut être contrôlée par la répression. On ne se rend pas compte qu'elle est une expression de la détresse créée par la

4 • La violence de la rue et celle du foyer sont en fait parfaitement prévisibles, comme le montrent les recherches récentes.

violence structurelle elle-même, qui se veut en-dessus de toute critique et qui s'impose pour protéger un ordre injuste et violent.

Mais si les armes nucléaires peuvent être abolies, ce n'est pas le cas de la violence personnelle. Il faut donc la prévenir et la réduire dans le cadre de l'éducation, par le *coaching* et l'application de lois cohérentes et par la construction de la confiance et du respect. Il est vrai que des mesures prises dans ce sens sont souvent impopulaires, ce qui conduit les politiciens à jouer le jeu de la répression et de l'appréhension, plus prometteur lors d'élections.

Les Eglises font un travail énorme dans le domaine de la compassion, la Décennie Vaincre la violence en témoigne. Mais la violence ne sera pas surmontée par la seule compassion au niveau personnel. Il faut démasquer l'injustice des doubles standards, de la morale à deux vitesses, qui condamne par exemple un pays pour détention d'armes nucléaires, tout en encourageant un autre à les acquérir. La violence doit être dénoncée sans égard à son origine. On ne peut pas condamner la violence des autres et la justifier lorsqu'elle sert à notre défense. La paix et la justice sont inexorablement liées, et pas seulement parce qu'il ne peut y avoir de paix sans justice. Il y a une injustice essentielle dans la manière dont la violence est jugée et considérée par les autorités politiques, ecclésiastiques, religieuses et économiques.

Tout cela nous conduit à un changement de paradigme, une réorientation fondamentale au sein des Eglises. La Décennie n'a pas su instaurer ce changement profond mais elle a tout de même contribué à ce que nous puissions avancer dans la bonne direction.

Le travail pour la paix ouvre le chemin du futur. Il se fait dans la diversité, dans le concret, il est compétent, interdisciplinaire et se réalise avec un regard sur la personne entière. Cela concerne aussi la spiritualité, c'est-à-dire la foi, l'espérance, l'amour.

Ce travail sera sans doute controversé et parfois confronté à une réponse violente. Mais ce n'est pas nouveau ! Les prophètes bibliques et bien d'autres artisans de paix en témoignent. Pourtant, l'héritage du Royaume de Dieu est promis aux artisans de la paix et non pas à ceux qui cherchent à le conquérir par la violence. Le futur se trouve dans la juste paix. C'est un don et une responsabilité. Toute autre approche serait temporaire et trompeuse.

H.U. G.

A chaque « Il était une fois... »
c'est sa propre histoire qui se dit

avec Marie-Luce Dayer
30 novembre - 2 décembre
à Notre-Dame de la Route

La symbolique des contes permet d'appivoiser ce qui appartient au plus intime de chacun. Une session pour entreprendre un voyage peu ordinaire, conduisant vers de vastes paysages.

Marie-Luce Dayer écrit des livres de contes, donne des sessions de formation sur l'art de conter et collabore à *choisir*.

Renseignements et inscriptions :
Notre-Dame de la Route : 17, chemin des
Eaux-Vives CH-1752 Villars-sur-Glâne/FR
© ++41 (0)26 409 75 00
secretariat@ndroute.ch www.ndroute.ch/fr

Avortements

Choix cornéliens

●●● **Tina Beattie**, Londres (UK)

Directrice du Digby Stuart Research Centre
for Catholic Studies,
Université de Roehampton

Le lancement en Suisse, en janvier passé, de l'initiative populaire pour supprimer la prise en charge de l'avortement par l'assurance maladie de base¹ a relancé le débat autour de l'interruption volontaire de grossesse. L'enseignement traditionnel de l'Eglise interdit l'avortement, même lorsque la grossesse met en jeu la vie de la mère. La complexité de certains cas amènent cependant des théologiens à remettre cela en question et à retourner à un enseignement plus ancien.

Sœur Margaret McBride a été excommuniée en mai dernier. Administratrice en chef à l'hôpital Saint-Joseph de Phoenix, Arizona, elle faisait partie du comité qui décida de l'arrêt d'une grossesse de onze semaines pour sauver la vie de la mère. Par conséquent, l'évêque de Phoenix, Mgr Thomas Olmsted, a annoncé que Sœur Margaret était automatiquement excommuniée pour avoir donné son concours à un avortement. Son bureau de communication a ensuite expliqué que « la vie de la mère ne peut pas être préférée à celle de l'enfant », ajoutant que non seulement Sr Margaret mais également tous ceux qui ont été concernés par cette décision étaient automatiquement excommuniés.

Certains diront que les enseignements de l'Eglise doivent être nécessairement rigoureux, l'institution s'opposant à tout arrêt délibéré d'une vie humaine innocente. Le raisonnement éthique posé ici est qu'un bien ne peut pas résulter d'un acte mauvais, la valeur morale d'une action résidant dans son intention. C'est pourquoi l'Eglise accepte la doctrine du double effet : une action résultant d'une bonne intention peut avoir un aspect négatif non intentionnel mais inévitable, auquel cas elle peut être moralement justifiée. Ainsi une procédure peut être lancée pour sauver la vie

de la mère même si elle cause indirectement la mort du fœtus (par exemple, ôter la matrice cancéreuse d'une femme enceinte) ; par contre le meurtre direct et intentionnel du fœtus ne peut jamais être prôné, même pour sauver la vie de la mère.

Ce genre d'argument sied peut-être à ceux qui valorisent les absolus moraux plus que leur ambiguïté. Nombre d'entre nous considèrent cependant les dilemmes tels que celui auquel s'est confrontée Sœur Margaret comme trop complexes pour être réglés au moyen de formules toutes faites. Dans ce cas, l'intention n'était pas de tuer l'enfant mais de sauver la mère : la distinction entre détruire « directement » et « indirectement » semble ici de moindre pertinence.

Il est de fait possible de reconsidérer la position actuelle de l'Eglise catholique sur l'avortement en se référant à la sagesse de sa propre tradition, moins rigide que ce que la présente hiérarchie voudrait nous faire croire.

1 • Le comité *Financer l'avortement est une affaire privée - Alléger l'assurance maladie en réduisant les coûts de l'interruption de grossesse de l'assurance de base* est composé de représentants de l'UDC, du PDC, des partis protestants PEV et UDF, et du PLR. Il a jusqu'au 26 juillet 2011 pour récolter les 100 000 signatures nécessaires. (n.d.l.r.)

Précoce ou tardif

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, un large débat prévalait à propos de la question de la moralité d'un avortement précoce ou tardif. Le consensus qu'un avortement était un péché moins grave s'il était précoce était répandu. On affirmait, en outre, que le moment où l'âme naissait n'était pas simultané avec la conception de l'être, que le fœtus passait lors des premiers mois de son existence par une série d'étapes variées de développement pré-humain, avant d'acquiescer une âme et de devenir pleinement humain. Les débats sur le péché d'un avortement précoce se souciaient parfois de l'enfant non-né, mais ils se focalisaient le plus souvent plus sur la moralité sexuelle de la femme enceinte.

L'idée que l'âme apparaît au cours du développement du fœtus peut être utile pour rappeler que l'éveil à la vie d'une personne humaine n'est pas un événement instantané, mais un processus graduel, non seulement en termes biologiques (fertilisation, implantation et divisions cellulaires) mais aussi en termes de développement de la conscience de la mère et de sa relation à l'enfant.

En théologie chrétienne, la compréhension de ce qui constitue une personne humaine est fondamentalement relationnelle parce qu'elle est à l'image du Dieu trine. Aussi est-il difficile de penser d'un embryon qu'il est une personne avant même que sa mère n'entre en relation - même rudimentaire - avec lui. Or près d'une grossesse sur quatre peut spontanément avorter lors des huit premières semaines, souvent sans même que la femme n'ait été consciente d'attendre un enfant. Comme le soulignent certains éthiciens catholiques, le corollaire logique de cette posi-

tion est que la femme devrait baptiser chaque menstruation - au cas où !

La distinction entre avortement précoce et tardif a été abandonnée et le catholicisme moderne est devenu la plus absolutiste des religions mondiales sur cette question. L'islam et le judaïsme enseignent que la vie de la femme prend toujours préséance sur celle d'un enfant non-né. Lors de situations peu nettes, ils adoptent des approches au cas par cas où une opposition à l'avortement par principe est contre-balancée avec les circonstances particulières, au moins dans les premiers stades de grossesse. Ainsi, par exemple, une fatwa a permis aux victimes musulmanes de viols dans les camps serbes d'avorter. Cette méthode casuistique du raisonnement moral a beaucoup en commun avec la tradition catholique pré-moderne.

Deux vies, deux poids ?

Il est juste que l'Eglise soit la voix d'une conscience qui parle haut et fort contre les atteintes à la vie humaine, et cela doit inclure son combat contre l'avortement, parfois utilisé comme une forme de contraception. Les statistiques montrent cependant que lorsqu'une femme a un accès direct à la contraception et que les lois sur l'avortement sont libérales, comme dans le nord et l'ouest de l'Europe, le nombre d'avortements est plus bas que dans les pays du centre et du sud de l'Amérique, à large majorité catholique et où l'avortement est souvent illégal (et constitue du coup un vrai risque pour la vie de la mère).

Si la hiérarchie catholique tente de défendre la dignité de toute vie humaine - y compris la vie des femmes impliquées -, elle ferait bien d'être plus attentive à ce qui marche et à ce qui ne marche pas en termes de réduction de l'incidence de mortalité maternelle et d'avortement.

A ce propos, on peut regretter que Benoît XVI, dans sa toute dernière encyclique *Caritas in veritate*, se réfère de manière répétée aux questions de reproduction et d'avortement mais ne mentionne nullement la mortalité des mères. Or près de 350 000 femmes meurent chaque année de causes liées à l'accouchement, dont 99 % d'entre elles dans les pays les plus pauvres. Et on estime à 60 000 les femmes qui meurent de causes liées à l'avortement (certaines femmes désespérées préféreraient risquer leur vie plutôt que de poursuivre une grossesse non désirée).

Autorité morale des femmes

La question est complexe et ne peut donc avoir de réponse toute simple. Elle pose un défi urgent, et non des moindres, à la hiérarchie catholique : celui de respecter dans ce domaine l'autorité morale des femmes elles-mêmes. Il me paraît totalement inacceptable qu'une hiérarchie religieuse exclusivement masculine et célibataire professe aujourd'hui encore le droit de prendre des décisions d'autorité sur des sujets concernant les domaines les plus intimes de la vie des femmes. S'il veut avoir quelque crédibilité morale dans le monde moderne, le magistère doit inclure des théologiennes et des éthiciennes dans la formulation de ses enseignements et doctrines.

Reconnaître que parfois un avortement précoce est le moindre de deux maux n'est pas être pro-avortement ; pas plus que de reconnaître que la guerre peut parfois être un mal nécessaire ne fait de quelqu'un un militariste. Il existe une position pro-vie qui refuse toute forme de violence, y compris l'avortement et la guerre, et qui trouve un support quasi unanime dans la tradition paléochrétienne. Si l'on croit vraiment qu'ôter consciemment la vie à un innocent n'est jamais permis, alors on doit être pacifiste autant qu'anti-avortement, vu que les méthodes modernes de combat font que la majorité des victimes de guerre sont des civils.

Cette position pro-vie sous-entend également un engagement au martyre si nécessaire - le martyre d'une femme qui accepte une grossesse à risque pour sa propre vie, ou le martyre d'une personne qui choisit de mourir plutôt que de tuer lorsqu'elle est confrontée à un agresseur.

Or le martyre ne s'impose pas. Insister sur le fait que la vie d'une jeune mère de trois enfants bien vivants doit être sacrifiée pour préserver un fœtus de onze semaines paraît une façon particulièrement brutale d'exiger son martyre. La hiérarchie catholique doit faire preuve de plus de sagesse et de compassion dans sa façon de répondre à ce genre de dilemme moral que Sœur Margaret et ses collègues ont eu à résoudre.

T. B.

(traduction Th. Schelling)

Terres convoitées

●●● **Jean-Claude Huot**, Cossonay-Ville (VD)
Secrétaire romand d'Action de Carême

société

Dans un grand hôtel genevois, une conférence avait lieu le 10 juin dernier sur les investissements dans les domaines de l'agriculture et de la propriété terrienne. Parmi l'ensemble des événements de la cité internationale et financière, cette rencontre passa inaperçue. Elle illustre toutefois l'intérêt croissant des milieux financiers pour les terres agricoles.

C'est fin 2008 que cet intérêt est apparu au grand jour. En octobre, l'entreprise sud-coréenne Daewoo passait un accord avec le président malgache en vue de louer 1,3 million d'hectares à Madagascar, afin de produire du maïs et de l'huile de palme destinés au marché coréen. Cette nouvelle fit le tour du monde et les protestations furent nombreuses. Elle précipita d'ailleurs la chute du président Ravalomanana en mars 2009.

Cette tentative d'une entreprise sud-coréenne de s'emparer de la moitié des terres cultivées malgaches a déclenché un débat qui n'est pas prêt de s'arrêter : s'agit-il « d'investissements agricoles » contribuant à lutter contre la pénurie alimentaire, comme l'affir-

ment la Banque mondiale et de nombreux gouvernements, ou d'un « accaparement de terres » de nature néocoloniale, comme le craignent de nombreuses ONG dont GRAIN (Genetic Resources Action International) qui a créé un blog d'observation du phénomène ?¹

Expansion du procédé

Ces deux dernières années, les exemples de ce type se sont multipliés. Ainsi la Banque mondiale estime qu'entre 2006 et 2009, quelques 50 millions d'hectares ont été vendus ou loués en Afrique, en Asie et en Amérique latine. L'Agence de la coopération technique allemande observe que plus de 20 millions d'hectares ont été cédés par 18 pays africains, dont 10 seulement pour le Mozambique.²

En Ethiopie, le directeur de l'agence d'investissement agricole annonce que 3 millions d'hectares (une surface équivalente à celle de la Belgique) ont été clôturés en vue d'être loués à des investisseurs³ et que 600 000 hectares ont déjà été loués, notamment à des entreprises indiennes, chinoises et saoudiennes. Au Congo, 200 000 hectares sont destinés à des investisseurs sud-africains pour la culture de maïs et de soja et le gouvernement négocie la location de... 10 millions d'hectares ! Le Kenya promet 40 000 hectares au Qatar pour la production de fruits et de

Au moment où une grande partie des pays africains célèbrent les 50 ans de leur indépendance, nombre d'entre eux vendent ou louent à des entreprises étrangères d'énormes surfaces agricoles pour produire des denrées uniquement destinées à l'exportation. Le plus souvent, les populations locales sont exclues de ces transactions. Elles ne les découvrent qu'au moment où elles sont expulsées de leur terre. Ce phénomène inquiète de nombreuses ONG, dont Action de Carême.

- 1 • <http://farmlandgrab.org>.
- 2 • www.lesafriques.com consulté le 15.07.10, **Walid Kéfi**, *La ruée sur les terres agricoles s'accélère en Afrique*.
- 3 • Sauf indication contraire, les informations de cet article sont tirées de **Pain pour le Prochain et Action de Carême**, *L'accaparement des terres*, 1/2010, 30 p. Cette brochure peut être commandée à Action de Carême, ☎ ++(0)21 617 88 81.

légumes destinés à cet émirat, et le Niger a cédé 100 000 hectares à un fonds souverain libyen pour la production de riz.

Les ressorts de cet engouement pour la terre d'autrui sont de deux ordres : le souci de trouver de nouvelles voies d'approvisionnement et la possibilité d'investissements rentables dans un domaine - l'agriculture - négligé pendant plusieurs décennies. La crise alimentaire de 2008 a fait prendre conscience aux pays tributaires des importations pour l'alimentation de leur population du coût de cette dépendance. La culture vivrière à l'étranger est devenue pour des Etats comme la Chine, l'Inde, l'Arabie Saoudite ou le Japon une stratégie d'approvisionnement.

*Plantation de soja,
Madagascar*



La crise financière, quant à elle, a réveillé l'intérêt des fonds spéculatifs et des banques. En investissant dans la terre, ils espèrent un bon rendement sur un produit dont la valeur va certainement augmenter étant donnée la croissance de la demande en produits agricoles. La Suisse abrite plusieurs fonds qui participent à cet engouement, comme GlobalAgriCap à Zurich, GAIA World Agri Fund à Genève, Man Investments (CH) AG à Pfäffikon (SZ). Des banques suisses sont également intéressées : Crédit Suisse et UBS ont ainsi participé en 2009 à l'émission d'actions pour le compte de Golden Agri-Ressources, une entreprise indonésienne accusée d'accaparer de grandes surfaces pour la production d'huile de palme, et la banque privée Pictet gère un fonds actif dans ce domaine.⁴ Des entreprises suisses actives dans les matières premières sont également entrées dans ce marché.⁵

Lourdes conséquences

Les Etats qui vendent ou louent ainsi de grandes surfaces à des investisseurs étrangers espèrent des retombées : transfert de technologie, relance de la production agricole, paiement de loyers. Cependant les bénéfices demeurent limités pour la population locale qui souffre souvent de malnutrition chronique et les contrats restent inconnus des paysans contraints, en fin de compte, de quitter leurs terres. Les lacunes du droit foncier ou le mélange d'un droit formel avec un droit coutumier affaiblissent la position des

4 • PF (LUX) - Agriculture Fund.

5 • Glencore (ZG) et Addax Bioenergy (GE) en sont deux exemples.

familles paysannes qui cultivaient des terres sans titre formel de propriété. Au Bénin, par exemple, l'endettement familial contraint à vendre ; les terres perdues restent en jachère ; les nouveaux propriétaires attendent de constituer de gros lots à vendre à des investisseurs étrangers. C'est ainsi que la région de Zou, qui pourrait être le grenier à blé du pays, se couvre de jachères. Dans certaines communes, jusqu'à la moitié des terres sont en main d'investisseurs étrangers.⁶

Aux questions de subsistance immédiate des paysans locaux dont l'accès à la terre est restreint, s'ajoutent les doutes sur la capacité de cette agro-industrie à contribuer à la sécurité alimentaire. Un grand nombre de ces projets sont dédiés à des plantes fourragères et à la production d'agrocarburants. Maïs, soja, huile de palme, sucre de canne vont nourrir les volailles et le bétail destinés à la boucherie. Or la production de viande provoque d'énormes pertes nutritives (pour une calorie de viande, on a besoin de 7 calories végétales). Le problème est encore aggravé avec les agrocarburants car alors l'huile ou le sucre ne servent plus du tout à la nourriture humaine. Or la plupart des projets se situent dans des pays qui souffrent de la faim. A Madagascar, l'entreprise Daewoo pré-

voyait d'exporter par bateau l'entièreté de la production alors même que 3,5 % de la population souffre de la faim. En Ethiopie où 3 millions d'hectares sont destinés à la location, 6,2 millions de personnes souffrent de la faim.

Changer de politique agricole

Face à ces questions, les instances internationales peinent à trouver des solutions. Elles relèvent que de nombreuses conditions devraient être remplies pour que les populations locales profitent aussi de ces investissements. La FAO⁷ a élaboré des principes pour les investissements agricoles avec la Banque mondiale et la CNUCED.⁸ Ces principes, publiés en janvier 2010, demandent un renforcement de la capacité des populations locales à générer des revenus.⁹ Ils rappellent toutefois que rares sont les terres réellement inoccupées et que les droits de propriété doivent souvent être clarifiés avant de procéder à la vente ou la location de terres. De ces principes, il est prévu de tirer des lignes directrices à l'attention des investisseurs et des gouvernements.

Un rapport rendu public en juin 2010 et commandé, entre autres, par la FAO et la Direction du développement et de la coopération (DDC) de la Confédération helvétique souligne l'importance d'investissements « inclusifs ». Plutôt que de minimiser les effets négatifs de l'acquisition de grandes surfaces, l'étude propose d'investir de manière rentable dans l'agriculture, tout en favorisant les opportunités pour les petits propriétaires locaux.

Cette recherche relève toutefois qu'il faut renforcer le pouvoir de négociation de ces derniers et les soutenir dans

6 • D'après un journal local, *La Nouvelle Tribune*, 15.06.06, **Marcel Zoumènou**, *Des terres cultivables bradées à des groupes financiers étrangers* (www.farmlandgrab.org/13717, consulté le 21.07.10).

7 • Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture.

8 • Conférence des Nations Unies sur le commerce et le développement.

9 • *Principles for Responsible Agricultural Investment that Respect Rights, Livelihoods and Resources*, disponibles en anglais uniquement sur les sites Internet des organisations concernées.

leurs relations avec les autorités gouvernementales et les investisseurs.¹⁰ Ces démarches laissent sceptiques des ONG opposées à l'accaparement de terres. Pour ces centaines d'organisations non gouvernementales, notamment le réseau paysan Via Campesina, élaborer des principes relève de la cosmétique.¹¹ C'est « le transfert à des investisseurs étrangers de droits sur des terres agricoles des pays en développement » qui doit être dénoncé. Cette tendance lourde, observée et soutenue par la Banque mondiale, doit être stoppée. Car, « d'une manière ou d'une autre, les terres agricoles et les forêts sont soustraites au contrôle des petits producteurs - femmes et hommes -, des pêcheurs et des éleveurs à des fins commerciales, ce qui conduit à leur déplacement, à la faim et à la pauvreté ». Ces ONG recommandent plutôt de limiter l'accès des entreprises à la terre, de maintenir cette dernière entre les mains des communautés locales, de mettre en œuvre une véritable

réforme agraire et d'orienter les politiques agricoles vers la souveraineté alimentaire.

Ces préoccupations sont partagées par les partenaires d'Action de Carême qui travaillent dans les campagnes de Colombie, des Philippines ou du Sénégal. Priorité doit être mise sur des méthodes agricoles qui freinent le réchauffement climatique et augmentent la quantité et la qualité de la production agricole, qui améliorent les sols et les revenus des paysans. L'agriculture doit être maîtrisée par les familles paysannes elles-mêmes : tant le sol que les semences et les intrants, ainsi que la recherche pour augmenter la productivité, doivent rester sous leur contrôle. Action de Carême comme Pain pour le Prochain partagent les recommandations du Rapport sur l'agriculture mondiale 2008.¹² Celui-ci prône une révision fondamentale de la production agricole, fondée sur de petites exploitations gérant le sol et l'eau de manière durable. Elles relèvent, avec le rapporteur spécial des Nations Unies sur le droit à l'alimentation Olivier de Schutter,¹³ que l'agro-écologie, autrement dit une agriculture respectant la nature et ne faisant que faiblement recours aux intrants chimiques, est apte à augmenter les rendements et à améliorer les revenus des paysans.

J.-Cl. H.

Entreprises et droits humains

Vers une clarification des responsabilités

Un symposium organisé par la Cotmec, Pain pour le Prochain, Action de Carême, au Centre international des conférences de Genève, 17, rue Varembe, Genève, **le 18 octobre, de 10h à 17h30.**

A partir d'un exemple d'accaparement de terres, le symposium permettra de cerner les difficultés et les pistes relatives à la responsabilité sociale des entreprises quand elles sont engagées dans de grands projets à l'étranger.

Informations et inscriptions : www.droitalimentation.ch/symposium

- 10 • **Sonja Vermeulen et Lorenzo Cotula**, *Making the most of agricultural investment. A survey of business models that provide opportunities for smallholders*, FAO et IIED 2010.
- 11 • Elles l'ont affirmé dans une déclaration publiée le 22 avril 2010 : *Pour un arrêt immédiat de l'accaparement de terres* (www.grain.org/o/?id=103 consulté le 21.07.10). Les citations de ce paragraphe sont tirées de cette déclaration.
- 12 • Disponible sur www.agassessment.org.
- 13 • Voir son site www.srfood.org.

Le cœur des choses

cinéma

●●● **Guy-Th. Bedouelle o.p.**, Angers (F)
Recteur de l'Université catholique de l'Ouest

Elle entrebâille la porte pour se glisser jusqu'à la dernière place libre, et tout dans son attitude a l'air de s'excuser. Malgré son retard, elle est bien résolue à participer à ce cours de « poésie » de la Maison de la culture, où on est invité à composer soi-même une œuvre en laissant libre cours à l'inspiration, parfois lente à venir. Tout au long du film, nous verrons Mija, entrant et sortant tout aussi rapidement, légèrement penchée, saluant avec distinction et retenue, vêtue avec une élégance réelle mais quand même un peu décalée, marchant et travaillant avec une vivacité qui ne trahit pas ses 66 ans.

Poetry (Poésie), le film de Lee Chang-dong, écrivain et cinéaste, ministre de la Culture en Corée-du-Sud en 2003, tourne entièrement autour de ce personnage, merveilleusement interprété par Yun Jung-hee, actrice très connue dans son pays. Long (2h20), parfois lent ou plutôt contemplatif, le film est conçu avec un extrême savoir-faire dans l'imbrication de scènes dont aucune n'est gratuite. Chaque élément donné, même mineur, recevra son explication ou fera rebondir l'action.

Il y a deux versants dans la vie de Mija. Le premier est celui de la réalité crue et rude qu'elle aborde avec courage, mais aussi avec la grâce que suggère son apparence. Elle élève son petit-fils, un adolescent bien mal embouché dont la mère divorcée travaille à Séoul. Pour

cela, elle s'occupe d'un vieil hémiplegique, libidineux et avare, lui faisant sa toilette, son ménage et lui donnant à manger. Et puis, il y a les soucis de sa propre santé : à l'occasion d'une consultation médicale, par laquelle commence le film, elle va découvrir que ses oublis de plus en plus fréquents sont l'annonce impitoyable de cette sénilité qui porte le nom d'Alzheimer.

De l'autre côté, il y a le rêve de Mija, non pas de devenir poète - c'est trop tard et c'est trop glorieux - mais d'écrire au moins une fois un poème... Docile aux enseignements de son maître du club de poésie, la voilà à la recherche du cœur des choses, comme il l'a expliqué à sa classe : voir une pomme comme on ne l'avait encore jamais vue...

Poetry
de Lee
Chang-dong

Mija et son petit-fils



Mija épie les reflets du soleil sur les feuilles, sur les rivières, sur toute la nature qui lui paraît ainsi transfigurée ; elle écoute passionnément le chant des oiseaux dont elle interroge le sens à jamais perdu pour nous. Elle note tout cela dans son petit carnet, récupérant ces mots, ces jolis idéogrammes qui lui échappent de plus en plus dans la vie quotidienne.

La poésie dans la réalité

Cette vie de tous les jours, avec des âpretés qu'on finit par domestiquer et des rêves qui ne font de mal à personne, même s'ils apparaissent un peu étranges, va être heurtée de plein fouet par une réalité terrible : Mija apprend que son petit-fils a participé au viol collectif et répété d'une jeune fille de son collège et qu'elle s'est suicidée en se jetant du haut d'un pont. C'est le corps de cette adolescente qui dérivait dans le fleuve somptueux dont le flux invitait le spectateur, dès les premières images, à ne pas trop croire à la trompeuse tranquillité de la vie. Le film nous montrait ensuite le désespoir de la mère dont Mija avait été témoin dans la rue. Les parents des autres garçons coupables décident d'étouffer l'affaire en offrant à la mère de la victime une forte somme. Mija devra fournir la part qui lui incombe et dont elle n'a pas le premier sou.

C'est alors que la seconde partie du film en dévoile la signification, qui est à proprement parler morale. La recherche du mot juste, la traduction exacte du sentiment, la rectitude de la pensée, qui font de la poésie un art, n'ont plus à s'exercer sur les petits oiseaux ou sur les jolies fleurs : elles sont à trouver dans la dure, sordide et odieuse réalité. Elles s'appellent compassion,

vérité et justice. Ce sont elles qui nous mènent au cœur des choses.

C'est bien la compassion, mais comme déplacée et en fait inutile, qui amène Mija à suivre la trace de la jeune victime, à repérer les lieux du forfait, puis du sacrifice, et même à participer, de loin bien sûr, au service catholique célébré à sa mémoire. C'est elle aussi, peut-être, qui, dans un oubli à demi-conscient de sa mission de négociation, lui fera trouver des mots vrais sur la beauté du monde devant la mère de la jeune fille, paysanne occupée aux travaux des champs.

Pour rêveuse qu'elle soit, Mija a le sens de la vérité et ne tolère pas l'attitude fuyante, avachie et irresponsable de son petit-fils. Elle lui révèle très vite qu'elle a connaissance de son forfait. Elle le secoue au sens physique du terme lorsqu'il se réfugie dans son lit et se cache sous sa couverture. Si, par un moyen pour le moins étonnant, elle arrive à se procurer sa part du dédommagement offert à la famille de la victime, elle ne peut accepter de couvrir purement et simplement ce petit-fils que, par ailleurs, elle gâte et aime tant. Avec une discrétion telle que la signification de la scène peut échapper, le cinéaste nous fait comprendre qu'elle l'a dénoncé à la police.

Dès ce moment-là, Mija disparaît de l'écran. A-t-elle décidé, comme les vieux de la campagne le faisaient en Asie, de disparaître dans la montagne pour ne plus être à charge de la société ? Est-elle simplement partie vers quelque autre horizon pour retrouver l'inspiration qui lui a dicté son premier poème ? Allez savoir avec les poètes... Elle est bien capable de revenir, dans sa rectitude et sa droiture qui n'excluent pas la malice et l'ingéniosité. En tout cas, on ne l'oubliera pas de sitôt.

G.-Th. B.

Vienne 1900

Sous l'égide de l'architecture

●●● **Geneviève Nevejan**, Paris
Historienne de l'Art

Vienne 1900, la période pourrait sembler brève, la Fondation Beyeler en démontre la richesse et, fait plus surprenant, dans la seule ville de Vienne. Au tournant du siècle, la cité connaît une prodigieuse expansion. Sa population triple. Le Ring garde l'empreinte de ses rêves de grandeur et du désir impatient d'en faire une grande métropole.

La vieille noblesse évincée, les barons de l'industrie deviennent les commanditaires et mécènes du renouveau. Gustav Klimt, Koloman Moser, Josef Hoffmann et, plus tard, Egon Schiele et Oskar Kokoschka sont les principaux acteurs de ce théâtre de la modernité qui englobe tous les arts sous l'égide de l'architecture.

Le pavillon de la Sécession est par son retentissement l'édifice le plus significatif des innovations. Elevé en 1898 par Josef Maria Olbrich, il fait figure de manifeste architectural opposé à l'historicisme de la Ringstrasse. Sa devise, *A chaque époque son art, à l'art sa liberté*, gravée sur la façade annonce les ambitions de la Künstlervereinigung Sezession, association d'artistes fondée en 1897 et présidée par Gustav Klimt. Conformément à sa déclaration d'intention, les expositions qui s'y déroulent accueillent Van Gogh, Gauguin, Rodin, les symbolistes Jan Toorop et Fernand Khnopff et d'autres grands ténors des avant-gardes européennes. Sans igno-

rer ces hérauts, la voie empruntée par les membres de la Sécession diffèrera cependant durant près de deux décennies de celle de Paris. Rien chez les artistes viennois ne témoignera d'une sensibilité et moins encore d'une influence exercées par le futurisme italien, les fauves ou le cubisme balbutiant. La nouveauté empruntera résolument d'autres formes et contenus.

Les arts appliqués

L'exposition de la Fondation Beyeler débute en 1897, avec une cinquantaine d'œuvres de Gustav Klimt, la figure tutélaire et le prophète du renouveau. Dans les années 1880, ses premières commandes pour le Burgtheater et le Kunsthistorisches Museum de Vienne étaient déjà éloquentes de ses ambitions décoratives. Exposé à la Fondation, *Judith II* (1909) insère la figure féminine dans un réseau décoratif. Cette harmonie si singulière de l'abstraction et du figuratif, autant que du décor et de la dimension psychologique du modèle, deviendra le leitmotiv esthétique de l'artiste, en préfigurant l'importance accordée aux arts appliqués, dont l'acmé se situe en 1900.

L'architecture a occupé une place déterminante dans l'élaboration de la synthèse des arts. Les documents qui

Vienne 1900. Klimt, Schiele et leur temps, jusqu'au 16 janvier, Fondation Beyeler, Riehen/Bâle

expositions

s'y rapportent dans l'exposition renvoient aux architectures élevées par Josef Hoffmann, Otto Wagner, Koloman Moser et Josef Maria Olbrich. Ils illustrent cette orchestration des arts décoratifs sous l'égide de l'architecture.

A l'âge de 28 ans, Koloman Moser donnait déjà des cours à l'École des arts appliqués, avant d'être nommé professeur de dessin ornemental. Co-fondateur de la Sécession, il organisa nombre d'expositions dans le pavillon élevé par Olbrich. Dans cette effervescence, les métiers d'art connurent une période de renouveau et même un épanouissement, auquel Koloman Moser contri-

Gustav Klimt,
« Judith II », 1909



buait en fondant en 1903, avec Josef Hoffmann, également professeur à l'École des arts appliqués, la Wiener Werkstätte (Atelier viennois). Leur profession de foi privilégiait « la fonction et la valeur d'usage », autant que, disent-ils, « l'esprit de notre temps », ce qui excluait « l'imitation imbécile des styles anciens ».

Né en 1841, Otto Wagner, en tant qu'enseignant à l'Académie des beaux-arts, a formé toute une génération d'architectes novateurs tels Josef Hoffmann, Josef Maria Olbrich et le révolutionnaire Adolf Loos. D'Otto Wagner, l'exposition présente la maquette de l'église St Leopold am Steinhof, dont les fenêtres latérales avaient été dessinées par Koloman Moser. Le cabaret Fledermaus, élevé en 1907 par son élève Josef Hoffmann, est emblématique de la vision globale qui sera ensuite reprise tout au long du XX^e siècle. La Wiener Werkstätte avait tout conçu, du décor et du mobilier jusqu'à la vaisselle, en parfaite symbiose avec l'architecture. Plus révolutionnaire, non par son décor mais en raison de son absence, le bâtiment de la Michaelerplatz d'Adolf Loos dresse encore avec arrogance ses façades dépourvues d'ornement, face à l'opulent palais impérial de Vienne. Par cette négation sans rémission du décor, l'auteur du manifeste *Crime et ornement* radicalisa le fonctionnalisme.

La musique

Vienne 1900 n'omet aucune composante de cet entrelacs de techniques qui embrasse des sphères aussi peu attendues que celle de la musique. Par la présence d'Arnold Schönberg, l'exposition annexe la musique à cette grande entreprise de rénovation. Le compositeur avait pourtant toujours nié sa contri-

bution à la modernité, sous quelque forme que ce fût, y compris dans le domaine musical. « Je suis un conservateur, aimait-il répéter, qu'on a forcé à devenir révolutionnaire. »

Avec une certaine humilité, il s'est toujours refusé à répondre aux vœux de Kandinsky d'exposer ses peintures. Ce qui n'empêcha pas le pionnier de l'abstraction de reproduire une de ses aquarelles dans *l'Almanach du Blaue Reiter*. On est confondu rétrospectivement par l'audace de ses paysages de mer déchaînée, à la matière picturale dense, emportée par le maelström de son lyrisme. Arnold Schönberg exerça peut-être d'ailleurs une influence sur Kandinsky et indirectement sur l'émergence de l'abstraction. Le peintre n'a jamais dissimulé ses sources musicales, auxquelles il empruntait le titre de ses œuvres et surtout l'idée d'un art qui, libéré de la réalité tangible, ne renvoie, comme la musique, qu'à lui-même.

Schönberg est aussi le fil rouge qui mène au méconnu Richard Gerstl. En refusant d'exposer, ce dernier a contribué à son propre oubli. De son vivant, il suscitait surtout l'incompréhension, qui fut sans doute la matière de ses affinités électives avec Arnold Schönberg, rencontré en 1906 et auquel il dispensa des cours de dessin. Sa passion orageuse pour son épouse mit un terme à cette amitié. Incapable de surmonter son insuccès et ses déboires amoureux, l'artiste détruisit nombre de ses peintures et archives, avant de se donner la mort à l'âge de 25 ans.

La psychanalyse

À Vienne, la synthèse de tout ce qui s'invente est possible, y compris les troubles de la psyché. Sigmund Freud,

qui publia en 1900 *L'interprétation des rêves*, pourrait bien involontairement participer des spécificités de la création viennoise. Les Sécessionnistes, ainsi que le souligne Barbara Steffen, commissaire de l'exposition, se livrent à une « visualisation psychologique ». Egon Schiele, dont l'œuvre se cristallise autour de cette dimension émotive voire psychologique, peut étayer cette annexion de la psychanalyse à la synthèse des arts. De manière obsessionnelle, le dessinateur s'attacha à l'expressivité du corps et plus particulièrement des mains crispées par d'indomptables forces intérieures. Figure majeure de l'expressionnisme viennois, Schiele a matérialisé les inquiétudes « fin de siècle » de ses contemporains. Dans le domaine de l'histoire de l'art, il marque la transition entre la monumentalité d'un Klimt, son aîné de près de 30 ans auquel il vouait une véritable vénération, et l'expressivité tragique de l'existence. La teneur de l'art d'Oskar Kokoschka, également rattaché à la seconde génération de l'expressionnisme viennois, repose de la même manière sur l'exagération violente et maniérée du style de Klimt. Destinée aux Ateliers viennois, sa série des *Enfants rêveurs*, publiée en 1908, est d'ailleurs par sa dédicace au « vénéré » Klimt un aveu d'allégeance. Sur ces figures fantasmagoriques et torturées se greffe l'idée d'une société décadente dont les brillantes réussites jettent leurs derniers feux. Elles dressent le décor de *l'Apocalypse joyeuse* décrite par Hermann Broch, qui compose l'arrière-plan d'une magnifique et « joyeuse » solidarité artistique, tendue vers un avenir radieux. La guerre en interrompra le cours, ruinant les utopies et laissant derrière elle un paysage de triste et bien réelle apocalypse.

G. N.

Ecrire, fuir, colorier

Entretien avec Patrice Duret

●●● **Sylvain Thévoz**, Genève
Anthropologue, écrivain

Sylvain Thévoz : *Patrice Duret, vous avez publié trois livres aux éditions Zoé : Décisif (1997), Le Chevreuil,¹ puis enfin Les Ravisseuses il y a deux ans, où les thèmes majeurs sont les bêtes et l'évasion, les femmes aussi. Vous sentez-vous enfermé dans le monde d'aujourd'hui ?*

Patrice Duret : « Je me sens un peu à l'étroit, oui. J'ai besoin de la beauté des grands espaces, mais aussi, paradoxalement, de me cacher devant une feuille blanche pour les retrouver et renouer ainsi avec ces éléments qui m'ont procuré une part d'émerveillement. L'écriture est un lieu de fuite et

de rencontre. Elle me permet de quitter le monde, mais pour mieux y revenir. Une fois le livre publié, transmettre ce "pavé de fuite" me permet de rencontrer les autres. Et de les rencontrer pour parler de cet acte de fuite, aussi. »

Votre écriture porte une trace jubilatoire presque juvénile parfois, une innocence de la création qui semble liée à un véritable émerveillement devant le monde et le pouvoir de la langue. Cette langue que vous portez, vous est-elle propre ou vient-elle d'ailleurs ?

« Une langue est toujours "à soi" si on l'écoute vraiment. Mais encore faut-il l'écouter vraiment. Le risque est, par une attention trop soutenue au langage, de tomber dans un académisme, une écriture léchée qui n'est plus vraiment personnelle. Mais je ferai ici la différence entre "langage" et "voix". J'essaie, pour ma part, d'être attentif à ma "voix", à ce qui parle avant même le langage. Même si cela peut conduire à des impasses. Par exemple, un langage pas toujours maîtrisé, une écriture qui sort de l'axe devient un peu éthéré.

Patrice Duret



1 • Prix Pittard de l'Andelyn - Découvertes 2005, Prix Edouard Rod 2006.

« Quand il y a un véritable “écoulement”, c’est bien une sorte de voix offerte qui vient. Mais offerte par qui ? Le cadeau se trouve là, dans cette offrande qui me dépasse et qui vient d’une zone où je n’ai pas toute la maîtrise. »

Votre production est luxuriante (écriture en continu sur divers supports, cartes postales et dessins). Vous arrive-t-il de vous arrêter ? Etes-vous parfois jeté hors de ce que Georges Haldas appelle « l’état de poésie » ?

« Après la parution de mon dernier recueil, cet état parfois quasiment frénétique paraît s’être calmé. Heureusement, parce que j’avais l’impression d’une fuite en avant. Je voulais m’en extraire, retrouver un langage plus profond, plus posé. Pour ce faire, cet été, j’ai essayé de ne rien faire, mais maintenant, avec le retour à la ville... »

Vous semblez en effet osciller entre une force brute, animale, et des formes de « psychologisation » et de sensibilité poussées. Votre écriture ne cherche-t-elle pas à nouer ensemble ces deux espaces de la pulsion et de la réflexion, de l’animalité et du pur esprit ?

« L’écriture participe à toutes nos pulsions et origine d’elles, des plus fines aux plus brutales. Parfois elle aide à évacuer le trop-plein d’animalité. Parfois, elle fait surgir ou rugir les passions. J’écris pour comprendre, bien sûr, mais aussi pour expérimenter. Comme ces acteurs qui passent d’un rôle tragique à un rôle plus léger. Quand j’écris un récit à forte connotation autobiographique, je resserre, j’observe. Mais quand je suis emporté par la poésie, je suis dans cet “état de poésie” dont

vous parlez à propos de Georges Haldas. Et là, je ne cherche plus à savoir ce qui sort : je plonge, et c’est tout. »

Comment distinguez-vous votre écriture poétique de votre écriture romanesque ?

« La poésie, la mienne en tous les cas, ne s’écrit pas comme un récit. Il faut lâcher, dans un premier temps, relâcher toute vigilance pour être juste dans un état de captation où l’intellect n’a plus beaucoup de place. Quand vient le moment de penser à la mise en page, la mise en livre, c’est différent alors : recadrage. Mais il faut d’abord ouvrir un hublot, un canal, afin de laisser passer quelque chose de l’inédit. Créer de la poésie, c’est se mettre hors case, hors champ, hors de tout contact, pour mieux se retrouver dans un mode que l’on ne peut explorer complètement en société. Créer en poésie, aujourd’hui, c’est une activité intime, extrêmement intime, qui ne fonctionne pas à tous les coups. Mais en Occident, cet exercice demande presque de se justifier. Comme il n’est pas rentable, c’est forcément marginal, et donc un peu dangereux. »

Hormis celles de poète et romancier, vous avez une autre casquette qui est celle d’éditeur. Votre maison, Le Miel de l’ours, a vingt-deux ouvrages au catalogue à ce jour. Comment en êtes-vous arrivé à éditer ? Y voyez-vous une complémentarité avec votre travail d’écrivain ?

« En réalité, nous allons, par un florilège de sonnets romands, fêter le 25^e recueil des éditions du Miel de l’ours ! L’édition, c’est pour moi d’abord le

Publications récentes :

Patrice Duret
Les Ravisseuses, Zoé, Carouge 2008, 88 p.

(avec **Sylvain Thévoz**),
Courroies Arrobasse Frontières, Le Miel de l’ours, Genève 2009.

L’exil aux chemises mouillées, Samizdat, Grand-Saconnex 2010, 64 p.

besoin de trouver un lieu pour la poésie. Editer, c'est forcément un autre travail, mais il est complémentaire de celui de l'auteur, car j'essaie toujours de le faire dans le même esprit de ren-contre "en poésie". »

Pouvez-vous dire quelques mots de vos pratiques de peintre et de coloriste, de ce langage par les couleurs que vous explorez ?

« Il y a un lien entre ma pratique des mots et celui des couleurs. Un lien sériel, d'abord. Pas un jour sans une goutte de couleur ! J'ai mis au point une pratique de grilles, de simples grilles de mots croisés découpées dans le journal et recouvertes de peinture, de quelques coups de crayons, et

puis collées sur une carte de format carte postale. Chaque jour j'en réalise une, un peu comme Roman Opalka² peint quotidiennement sa suite de chiffres. L'idée est de faire une gigantesque fresque qui tiendrait du journal intime en couleurs.

» Le langage sériel me touche particulièrement. Avec les poèmes, c'est un peu du même ordre : reprendre chaque jour un motif et le recréer autrement. »

Est-ce que la foi joue un rôle dans votre écriture ? Il y a-t-il à votre avis une forme de spiritualité qui est mise en jeu dans votre quête ?

« Je crois en l'humain en tant que canal spirituel et que l'écriture est un moyen, un médium. Ce qu'on capte quand on écrit ou quand on crée - quelle que soit la forme d'art - descend en nous. Qu'est-ce que la réflexion ? Rien d'autre qu'une pensée intuitive plus élaborée. Tout est du domaine de l'intuition, du lien avec ce Quelque-Chose qui nous dépasse et qui relève, oui, pourquoi pas, du divin. »

S. Th.

Biographie

Né à Genève en 1965, Patrice Duret partage son temps entre l'écriture, la peinture l'édition et le métier de bibliothécaire. En 2004, il fonde les éditions de poésie Le Miel de l'ours, qui publient depuis leurs débuts des grands noms de la littérature romande et de la France voisine (Jacques Chessex, Georges Haldas, Joël Bastard, Charles Juliet...) aux côtés de jeunes poètes encore inconnus.

Son dernier ouvrage paru, *L'exil aux chemises mouillées*, dénote une inflexion dans sa quête poétique, marquée par le rythme et une volonté de sortie de soi, allée à des formes brutes de contemplation. Inlassable arpenteur, son désir de vivre, ludique et enjoué, prend des formes séductrices et prophétiques lorsque le temps vire au bleu.

S. Th.

2 • Peintre français, d'origine polonaise, Roman Opalka conçoit en 1965 un projet qui programmera son activité artistique. Il va transcrire un par un, sur des toiles de même format, la suite des nombres naturels, chacune des toiles ne formant ainsi qu'un « détail » d'une œuvre intitulée *OPALKA 1965/1*. Il avait dépassé en 2004 le nombre 5 486 100. (n.d.l.r.)

Le philosophe et le théologien

Préfacé par Florian Schuller et excellemment traduit de l'allemand par Jean-Louis Schlegel, ce bref ouvrage reproduit les textes d'une controverse tenue en 2004 à Munich. Un face à face qui opposait en convergence un très important philosophe de l'École de Francfort et le futur pape Benoît XVI. La version originale avait pour titre principal : *La dialectique de la sécularisation*, ce qui mettait en évidence la part du philosophe, alors que le sous-titre *Raison et religion*, devenu le titre de la version française, représentait l'apport du cardinal théologien.

Habermas, théoricien de la société démocratique sécularisée, avait misé sur le « discours » comme espace de confrontation rationnelle dans un monde « éclairé ». Avec les années, il s'est libéré d'une conception de la Raison, issue des Lumières, qui laissait la religion - considérée comme par essence irrationnelle et fermée - en dehors du champ de la modernité, et a admis progressivement l'idée que la religion participait largement à la formation des consciences. Il convenait donc de l'intégrer dans une « critique positive » de la rationalité discursive. La Raison entrait en relation critique avec elle-même, pour s'ouvrir à des « sagesse » possibles.

Josef Ratzinger reformule la chose d'une manière convaincante. Il y a des pathologies dans les religions que la raison « modératrice » est appelée à guérir, et il y a des pathologies de la rai-

son qui appellent la critique de la raison si pertinemment développée par Jürgen Habermas. « C'est pourquoi la raison doit être appelée à ses limites et apprendre une capacité d'écoute par rapport aux grandes traditions religieuses de l'humanité. » Purification et régénération mutuelles de la raison et de la religion.

Pourtant si le présupposé de cette rencontre entre raison et religion est donné dans la civilisation et la tradition scientifique et juridique de l'Occident, est-elle « universalisable » ? La raison est-elle vraiment universelle ? Le scepticisme à l'égard d'une « éthique universelle » (Hans Küng) se répercute sur celle d'une universalisation de la société, dans laquelle l'éthique discursive, selon Habermas, serait une pratique admise par tous.

Ratzinger sceptique ? Comment ne pas l'être, alors que, comme le note Jean-Louis Schlegel, les débats entre laïcité et religion, entre Etat et religions restent, en France, berceau des Lumières, étrangement tendus et peu marqués d'ouverture et d'esprit critique.

Philibert Secretan

Jürgen Habermas, Josef Ratzinger,
Raison et religion.
La dialectique de la sécularisation,
Salvator, Paris 2010,
85 p.

De la foi à la religion

Frédéric Lenoir,
*Comment Jésus est
devenu Dieu,*
Fayard, Paris 2010,
328 p.

« Pour vous, qui suis-je ? » demande Jésus à ses disciples (Mc 8, 29). L'incroyable complexité de la figure de Jésus est déjà présente dans les textes les plus anciens du Nouveau Testament. Une prolifération de titres a surgi au cours des premiers siècles : Rabbi, Fils de David, Seigneur, Fils de Dieu, etc. Comment le définir ? Homme pétri de paradoxes (homme ordinaire, Juif pieux, homme inclassable ?) ; être extraordinaire (maître de sagesse, thaumaturge, ange ou démon ?) ; personnage surnaturel ? « Fils de l'Homme », « Fils de Dieu », le débat s'engage très tôt : Jésus homme et/ou Dieu, homme-Dieu ?

La théorie de l'incarnation apparaît plus de septante ans après la mort de Jésus et la théologie trinitaire prend son essor au cours du II^e siècle. La polémique enfle alors autour de son identité. Au III^e siècle, alors qu'une liste précise d'écrits canoniques est édictée, tout un foisonnement de doctrines prolifère. Il en aura fallu des condamnations, des excommunications, des envois en exil, des violences pas seulement verbales, des rocambolesques successions d'évêques institués et destitués ; il en aura fallu des conciles, des tentatives de conciliation pour essayer de maintenir une unité à l'Eglise, garante de celle de l'Empire !

Les fondements de la foi ont été durement acquis. L'histoire mouvementée des cinq premiers siècles du christianisme a abouti à l'émergence d'une Eglise forte sous la houlette du pape et de l'empereur, autour d'un credo commun concernant l'identité de Jésus :

une seule personne, avec deux natures, à la fois Dieu et homme. Exit les dissidents, les schismatiques et leurs « hérésies » (Arius, Nestorius, etc.), les minoritaires... Mais l'histoire n'en restera pas là et les divisions continueront à se perpétuer (Cathares, Occident romain/Orient orthodoxe, Réforme protestante...).

Vatican II mettra fin à l'ère constantinienne, à l'emprise de l'Eglise sur la société, à la séparation des pouvoirs temporel et spirituel, mais les fondements de la théologie trinitaire ne seront pas remis en question. Cependant l'Eglise arménienne et les Eglises orientales ne reconnaîtront que les trois premiers conciles et les orthodoxes les sept premiers (contre les vingt et un reconnus par Rome).

Qu'en est-il aujourd'hui ? La foi des premiers apôtres n'est-elle pas aussi authentique que la nôtre ? Le dogme trinitaire est-il toujours bien compris ? Une mosaïque de réponses surgit des différents sondages ou enquêtes. La parabole du Jugement dernier (Mt 25,34-36) remet en place toutes les discussions théologiques (sans que celles-ci soient forcément inutiles !) en mettant l'amour du prochain au centre. N'oublions pas l'essentiel de la bonne nouvelle évangélique !

Ce livre de Frédéric Lenoir est foisonnant de faits historiques et de palabres théologiques. Il réussit le pari de nous tenir en haleine au cours des différents conciles et des péripéties constantiniennes et ecclésiales.

Marie-Thérèse Bouchardy

■ Spiritualité

Sylvie Robert**Les chemins de Dieu
avec Ignace de Loyola**

Facultés jésuites de Paris, Paris 2009, 204 p.

Voici un ouvrage d'initiation et de perfectionnement clair et accessible. Il s'adresse à toute personne désireuse de découvrir ou d'approfondir la spécificité de la spiritualité ignatienne. Sylvie Robert, avec un art pédagogique alliant rigueur et clarté, nous en fait percevoir les grandes articulations : de l'exercice qui fait entrer dans l'expérience jusqu'à l'union à Dieu, en passant par l'art du discernement et de la décision, ce parcours déploie la dynamique propre aux *Exercices spirituels*.

Avec intelligence et finesse, l'auteur ne se limite pas au seul livre des *Exercices spirituels*, mais puise dans toute la littérature de Maître Ignace. Elle insiste sur son expérience décisive et structurante de Manrèse qui lui a fait saisir que « l'amour qui vient d'en haut » s'accomplit dans la chair du monde. A sa suite, celui qui fait les *Exercices* se découvre et découvre le monde en processus constant de création, devenant ainsi « contemplatif dans l'action ». Un livre à recommander à tous ceux qui veulent comprendre de l'intérieur et en profondeur l'expérience ignatienne.

Luc Ruedin

Claudio Dalla Costa**Maurice Zundel***Un mystique contemporain*

Saint-Augustin, St-Maurice 2010, 224 p.

Un ouvrage qui se lit avec plaisir et qui ouvre de larges horizons sur une figure attachante et une pensée hardie : la théologie spirituelle du prêtre suisse Maurice Zundel. Comment ne pas être attristé par le rôle que joua Mgr Besson dans sa marginalisation, et par des incompréhensions que se sont finalement avouées et pardonnées Charles Journet et Maurice Zundel ? Comment ne pas être frappé par le caractère prophétique des percées théologiques et spirituelles de l'éternel errant, ami des pauvres, que fut cet aumônier d'Institutions diverses (France, Egypte, Liban) et, sur le tard, prédicateur de retraite au Vatican sous Paul VI ?

Ce petit ouvrage sympathique incite à cerner de plus près les fractures qui, avant Vatican II, font de Zundel un « rebelle » et les chemins de fidélité qui, après le Concile, firent de lui un vif adversaire des « chahuteurs » inconscients de l'Eglise.

Philibert Secretan

■ Bible

Benoît et Ariane Thiran-Guibert**Jésus non-violent, t. I***Changer notre regard*

Fidélité, Namur 2010, 200 p.

Première étape d'un travail qui en comptera trois (t. 2 *Traverser nos peurs*, t. 3 *Passer de la mort à la vie*), ce livre se focalise sur les premiers chapitres de l'Evangile de Marc, lequel s'étant attaché à l'apôtre Pierre, l'a suivi à Rome et lui a servi de secrétaire. C'est donc sur la base de la perception que son maître avait de Jésus de Nazareth que l'évangéliste Marc écrit son récit. Les auteurs de ce *Jésus non-violent* font partie de l'association Sortir de la Violence et conduisent différents types de formations et de retraites s'y rapportant.

Un des premiers constats, en étudiant Marc, c'est la « petitesse » du Jésus de l'histoire. Dieu s'incarne dans un coin insignifiant, perdu au bord d'un lac entouré de petits hameaux. Pourtant l'Evangile qui le présente et qui est le plus court fait apparaître une cohérence globale époustouflante. Jésus et ses disciples ont ouvert des chemins praticables par tous et la visée de ces textes est aussi symbolique que spirituelle.

Nous avons en nous tous les différents personnages que nous y rencontrons et Jésus nous invite à en prendre conscience pour nous libérer et rejoindre notre être authentique. Verset après verset, ils nourrissent notre méditation et parfois c'est tout simplement surprenant comment ils parviennent à nous faire prendre conscience du regard que nous posons sur les gens et sur les choses et à rejoindre notre liberté intérieure. Ainsi les pharisiens, qui interpellent Jésus sur ce que font ses disciples, butent sur ce qui n'est pas permis ; Jésus, patiemment, vient sur leur terrain : l'Écriture. Il nous invite à changer notre regard sur Dieu. Ne plus le voir comme un justicier ou un magicien.

Les auteurs, partant des versets bibliques, nous ramènent toujours à nous, aujourd'hui et maintenant, nous montrant comment Dieu nous implique dans son œuvre de salut.

Dans le dernier chapitre, celui de la Phénicienne où il est question de « pur et d'impur », s'ouvre définitivement la mission de Jésus : il n'est pas venu seulement pour le peuple d'Israël mais pour tous les autres. Le travail des auteurs, leur vision, leur regard sont à relever avec gratitude. Nous attendons le deuxième volume avec joie.

Marie-Luce Dayer

Philippe Dautais

Le chemin de l'homme selon la Bible

Essai d'anthropologie judéo-chrétienne

Desclée de Brouwer, Paris 2009, 216 p.

L'auteur, prêtre rattaché à l'Eglise orthodoxe, anime depuis 26 ans un Centre d'études et de prière où il propose des sessions et des retraites. Cette implication se ressent tout au long de ce livre car c'est en pédagogue habitué à côtoyer l'être humain dans sa richesse et sa misère, dans ses doutes, ses chagrins et ses espoirs, qu'il nous parle.

Partant des Ecritures et analysant sept figures bibliques, il construit des ponts avec l'homme d'aujourd'hui et celui du passé. Chacune de ces figures rejoint le Christ qui lie toujours la gerbe. Ce Christ qui, selon Irénée de Lyon du II^e siècle, a récapitulé en lui la longue histoire des hommes.

Dès les premiers mots, la Parole biblique est orientée vers un devenir, lequel est dévoilement de la profondeur du réel. C'est ce devenir qui habite l'auteur. Il a une façon très originale de parler des origines et de les relier à chaque personne humaine.

Adam, nous dit-il, c'est la période de l'enfance, Noé celle de l'adolescence. Avec Abraham, s'exprime le passage à l'état adulte, avec Moïse, c'est la maturité par laquelle l'homme assume lui-même une part du collectif. David nous renvoie à notre dimension d'humanité, avec des étapes qui ne se franchissent pas d'une façon linéaire mais conduisent vers la sagesse, laquelle est le fruit d'une longue maturation. Jean-Baptiste signe le passage du Moi à l'être, de l'ego à Dieu en soi, et Jésus exprime l'accomplissement de ce chemin, l'avènement en l'homme du fils de Dieu.

Le chemin de l'homme selon la Bible est une sorte de perle à découvrir. Avec le Père Serge Boulgakof, théologien russe et fondateur de l'Institut Saint-Serge à Paris, l'auteur considère que l'être humain a originellement exercé sa liberté en consentant à sa propre création ! Mystère de l'œuvre divine qui préexiste dans notre conscience mais dont la mémoire corporelle ne garde pas le souvenir. Ainsi la vie humaine serait l'actualisation de notre décision originelle... Devant un tel mystère, on reste sans voix...

Marie-Luce Dayer

Institut international Foi, Art et Catéchèse

Les seuils de la foi

Entrer dans la foi avec la Bible

Jalons pour une catéchèse d'adultes

Parole et Silence, Paris 2009, 400 p.

Ouvrage collectif de très belle qualité à tous points de vue : pédagogique, contexte historique, présentation de la thématique, pistes de réflexion. Les références bibliques sont très présentes, ainsi que des extraits de Pères de l'Eglise ou de maîtres spirituels de renom. Par ailleurs cet ouvrage est bien et abondamment illustré.

On pourrait faire néanmoins quelques remarques sur certains raccourcis, par exemple lorsque les auteurs identifient la « terre promise » à l'Etat d'Israël sans aucune mention de la disparition de la Palestine, ou lorsque l'Ancien Testament est présenté comme tronc commun au judaïsme, au christianisme et à l'islam, alors que la manière de le lire est tellement différente pour l'islam. N'était-il pas possible de mettre quelques nuances sans alourdir le texte ? Cela dit, c'est effectivement une très bonne catéchèse pour adultes et un outil de travail intéressant non seulement pour ceux qui veulent raviver leur catéchisme de jeunesse mais aussi pour les grands commençants qui se préparent au baptême.

Françoise Giraud

■ Eglise

**Sous la direction de
Livio Melina - Carl Anderson (éd.)**
« De l'huile sur les blessures »

*Une réponse aux plaies
du divorce et de l'avortement*
Parole et Silence, Paris 2009, 302 p.

Ce livre est le recueil des Actes du congrès organisé à Rome en avril 2008 par l'Institut pontifical Jean-Paul II et les Chevaliers de Colomb. Inquiétude en commençant ce livre, ces deux thèmes (divorce et avortement) étant vécus douloureusement par beaucoup, surtout dans notre Eglise... Mais nulle condamnation ou jugement (sauf dans une ou deux interventions) - plutôt une grande écoute des blessures liées au divorce ou à l'avortement, une analyse souvent inattendue des dégâts, notamment en ce qui concerne les enfants de divorcés et les familles dont un des membres s'est fait avorter. Et puis, des propositions, comme par exemple « une pastorale des enfants de divorcés » ou « une réponse sacramentelle au deuil de l'avortement ». Il me semble que tous ceux qui ont un rôle actif dans la pastorale familiale devraient lire tout ou partie de ces actes. C'est une aide à l'écoute des personnes concernées par ces blessures. On oublie vite le côté un peu aride d'un tel document. Au-delà des propositions, ce livre apporte ainsi une certaine paix car il nous réconcilie avec une Eglise qui paraît si rigide et moralisatrice sur ces deux thèmes.

Odile Tardieu

Sous la direction d'Alain Bandelier
Séparés, divorcés, à cœur ouvert
*Témoignages, réflexions et propositions
de fidèles et de pasteurs catholiques*
Parole et Silence/Lethielleux, Paris 2010,
242 p.

Ce livre commence par treize témoignages d'hommes et de femmes ayant choisi de vivre jusqu'au bout leur sacrement de mariage, leur engagement après le départ de leur conjoint. Témoignages à contre courant de la vie actuelle, et donc particulièrement intéressants. Nul prosélytisme, nul jugement vis-à-vis de ceux qui vivent différemment. Juste des gens qui parlent de

leur choix, du chemin à parcourir, de la difficulté du pardon, de l'incompréhension des proches mais aussi de la joie, de la sérénité qui s'installe. Bouleversant, étonnant.

A la suite de ces témoignages, cinq intervenants apportent « éclairages et réflexions », notamment sur le sacrement du mariage, le pardon ou l'eucharistie. Je regrette que deux d'entre eux aient « profité » de ces témoignages pour défendre leurs idées : le premier en déduit que le célibat est vraiment le chemin d'excellence pour arriver à Dieu, que ce célibat soit voulu (prêtres, religieux) ou subi (divorcés, veufs). Le deuxième liste toutes les difficultés des enfants après le divorce dans les familles recomposées et les « mythes » développés pour justifier ces nouvelles familles : aucun optimisme, aucun espoir de réussite pour ceux qui se remarient, uniquement des mises en garde ! Et cela pour affirmer une fois encore qu'il ne faut pas se remarier.

La dernière partie du livre recense les différentes propositions faites par l'Eglise de France aux personnes qui ont fait ce choix difficile. Elles s'adressent autant aux paroisses qu'aux particuliers. C'est aussi un cri d'alerte : « Le monde n'aime guère les gens qui sont seuls », nos communautés se doivent de les accueillir. Cette partie a été une découverte pour moi et il me semble intéressant de faire connaître ce qui est proposé ici. Après un divorce, chacun devrait se sentir accueilli dans notre Eglise, qu'il choisisse de se remarier ou de rester fidèle à son premier engagement.

En conclusion, les témoignages ainsi que le cri d'alerte m'ont interpellée, émue et m'ont obligée à penser différemment. Dommage qu'ils soient ternis par une thèse sous-jacente dans certains chapitres, celle du célibat, chemin d'excellence pour arriver à Dieu.

Odile Tardieu

Philippe Chenaux
L'Eglise catholique et le communisme
en Europe (1917-1989)

De Lénine à Jean-Paul II
 Cerf, Paris 2009, 384 p.

Selon la quatrième de couverture, l'hypothèse de départ « assez provocante » de l'auteur serait d'envisager le communisme comme la dernière hérésie du christianisme. Or cette idée n'est exprimée que dans la citation de Jacques Maritain placée en exergue. Sans la développer, Philippe Chenaux, professeur à l'Université du Latran à Rome, constate que « le communisme s'est voulu une Contre-Eglise calquée sur le modèle de l'Eglise catholique ». Pour le reste, il étudie en historien solidement documenté les relations entre le Vatican et l'Union soviétique entre la Révolution d'octobre et la chute du mur de Berlin, période qu'il découpe en trois phases distinctes.

Dans la première, de 1917 à 1945, l'Eglise voit sans déplaisir la chute des tsars dont elle espère qu'elle favorisera le retour des orthodoxes dans le giron catholique. Mais la Révolution d'octobre est perçue comme un prolongement de la Révolution française et surtout, à travers le préjugé antisémite vivace à cette époque, comme un complot international des juifs tendant à détruire la civilisation chrétienne. Rome cherche des accommodements - c'est le temps des concordats - pour sauvegarder les intérêts de l'Eglise en Union soviétique, le premier Etat athée, jusqu'à ce que la politique anti-religieuse de ce dernier fasse tomber les illusions et amène Pie XI à condamner cette idéologie « intrinsèquement perverse » avec laquelle il est interdit de collaborer.

De 1945 à 1958, guerre froide : le communisme s'étend aux pays d'Europe centrale, monte en puissance en Italie et en France ; dans cet affrontement avec le totalitarisme menaçant, l'Eglise durcit sa position en interdisant toute collaboration avec les communistes sous peine d'excommunication. L'attitude change avec Jean XXIII. Plus de condamnations solennelles, un dialogue s'instaure ; les trois décennies qui suivront (1959-1989) verront l'effondrement du système communiste, après le dégel dont le pape Jean Paul II a été l'un des artisans.

Renée Thélin

■ Dictionnaire

Philippe Boitel
Les Français qui ont fait la France
Dictionnaire

Editions Sud-Ouest, Bordeaux 2009, 1460 p.

Le ton est donné. L'auteur, historien, fondateur de la revue *Notre histoire* aujourd'hui disparue, va tenter de présenter les hommes et les femmes qui, des temps anciens à nos jours, ont joué un rôle dans l'histoire de France. Il y a bien sûr ceux et celles qui figurent dans les manuels scolaires et qu'on apprend peu à peu à connaître. Mais il y a les autres, tous ceux et celles qui ont sombré dans l'oubli et que l'auteur, courageusement, est allé rechercher car ils ont creusé un sillon et y ont laissé une trace de leur passage.

Des temps anciens, on retient surtout les noms de souverains, de princes, de princesses, d'hommes de guerre, de religieux fondateurs, de bâtisseurs, de quelques écrivains, philosophes ou théologiens. Puis l'éventail s'élargit, avec l'imprimerie, le développement urbain, les découvertes de toutes sortes. Et, siècle après siècle, la gerbe s'étoffe, jusqu'au XX^e où le savoir-faire devient une donnée fondamentale de la société grâce à la presse, la radio, la télévision, Internet.

Un point à souligner : l'auteur a cherché la femme partout où elle pouvait se trouver, pour lui donner une place que les siècles lui avaient refusée. Car, dans le passé, il faut bien dire, les femmes, c'était des reines, des religieuses, des saintes ou des sorcières ! L'auteur a mis au grand jour des laïques, des écrivaines, des artistes, des philosophes, des musiciennes, des peintres, des femmes de sciences, des médecins, des sportives, des comédiennes, des résistantes, des ministres et j'en passe. Philippe Boitel n'oublie pas non plus ce que l'histoire doit aux anonymes : pères, mères, soldats, ouvriers, religieux, artisans qui ont œuvré à leur façon au devenir de la France. Voilà un livre à laisser à portée de main, pour être consulté encore et encore.

Marie-Luce Dayer

Amnesty International, *Rapport 2010. La situation des droits humains dans le monde*. Amnesty International - éditions francophones, Lausanne 2010, 404 p.

Anne-Marie Sœur, *J'ai choisi d'être médecin chez les Touaregs*. Plon, Paris 2010, 168 p.

Clapier Jean, *Thérèse de Lisieux au risque de la psychologie*. Presses de la Renaissance, Paris 2010, 210 p.

*****Col.**, *Matteo Ricci, un jésuite en Chine. Les savoirs en partage au XVII^e siècle*. Facultés jésuites de Paris, Paris 2010, 204 p.

*****Col.**, *Saint Thomas d'Aquin*. Cerf, Paris 2010, 650 p. [42840]

Comeau Geneviève, *Peut-on donner sans condition ? Justice et amour*. Bayard, Paris 2010, 118 p.

Duplan Nathalie, Roulin Valérie, *Les grandes heures de Solesmes*. Presses de la Renaissance, Paris 2010, 264 p.

Fontana Michela, *Matteo Ricci. Un jésuite à la cour des Ming*. Salvator, Paris 2010, 458 p.

Galgano Mario, *100 méprises sur Benoît XVI*. Saint-Augustin, St-Maurice 2010, 152 p.

Iselin François, *Partir de zéro. Journal d'un rescapé. Journal de Zoran Calame présenté par François Iselin*. D'en bas, Lausanne 2010, 136 p.

Jean-Paul II, *Au jour le jour avec Jean-Paul II*. Parole et Silence, Paris 2010, 416 p.

Jollien Alexandre, *Le philosophe nu*. Seuil, Paris 2010, 202 p.

Lavigne Jean Claude-André, *Pour qu'ils aient la vie en abondance. La vie religieuse*. Cerf, Paris 2010, 316 p.

Le Guillou Marie-Joseph, *Premiers pas dans la pensée de Jean-Paul II*. Parole et Silence, Paris 2010, 132 p.

Legrain Michel, *Le mariage des catholiques selon la diversité des cultures en Occident et en Afrique*. L'Harmattan, Paris 2010, 86 p.

Lévy Catherine et Yonathan, *Pasteure - rabbin. Une foi à deux voix*. Cerf, Paris 2010, 256 p.

Linzey Andrew, *Théologie animale*. One Voice, Strasbourg 2009, 240 p.

Longchamp Albert, *Petite vie de Anne de Xainctonge*. Desclée de Brouwer, réédition, Malakoff 2010, 154 p.

Marguerat Daniel, *Un admirable christianisme. Relire les Actes des apôtres*. Du Moulin, Poliez-le-Grand 2010, 94 p.

Musy Guy, *Entre deux mondes 1951-1962. In illo tempore*. La Sarine, Fribourg 2010, 142 p.

Nolan Albert, *Suivre Jésus aujourd'hui*. Novalis/Cerf, Montréal/Paris 2009, 256 p.

Perrot Etienne, *Franc-parler en temps de crise. Les assurances trompeuses*. Bayard, Paris 2010, 190 p.

Pont Jean-Claude, *Mots de je ou poison d'avril*. Tricorne, Genève 2010, 190 p.

Randin Willy, *En lutte pour une planète plus humaine*. Favre, Lausanne 2009, 238 p.

Reyes Alina, *Psaumes du temps présent. 70 prières pour Son retour*. Presses de la Renaissance, Paris 2009, 88 p.

Reyes Alina, *Souviens-toi de vivre. Roman*. Presses de la Renaissance, Paris 2010, 160 p.

Riccardi Andrea, *Homme et femme, le rêve de Dieu*. Parole et Silence 2010, 62 p.

Römer Thomas, *Les cornes de Moïse. Faire entrer la Bible dans l'histoire*. Collège de France/Fayard, Paris 2009, 72 p.

Serres Michel, *Jules Verne. L'enchantement du monde*. Le Pommier, Paris 2010, 204 p.

Souviron Jean-Pierre, *La Messe est une fête. Textes choisis de Benoît XVI et du cardinal Joseph Ratzinger*. Saint-Augustin, St-Maurice 2010, 184 p.

Tendance « récup »

Que ce soit par choix écolo ou simple effet de mode, la « récup » a le vent en poupe ces temps-ci, il suffit d'allumer la télé pour en faire la constatation, ou alors de feuilleter un quelconque magazine féminin.

Partout abondent les rubriques « bons trucs » qui expliquent comment transformer des boîtes de conserve en chandeliers, des pantalons en sacs à commissions et des citrouilles en carrosses dorés. Résultat : plein de gens se mettent à récupérer tous azimuts - de vieilles assiettes, de vieilles guimbarde, de vieux jeans râpés, de vieilles chansons, de vieux concepts éculés. Car la tendance « récup », qui est précisément l'art de faire du neuf avec du vieux, ne concerne pas seulement l'environnement humain, elle touche aussi les personnes et leur production intellectuelle, s'exerçant en particulier sur les dames mûres qui rêvent de redevenir des jouvencelles, les artistes en mal d'inspiration et les penseurs en panne de pensée. Les premières - combat perdu d'avance - recourent au botox et aux implants, les seconds au

plagiat plus ou moins avoué et les troisièmes au recyclage d'idées, ce dont je ne saurais les blâmer d'ailleurs, vu que l'originalité est une denrée qui s'use au moins aussi vite que la peau au fil du temps.

Il y a d'autres « récupérateurs », par contre, qui méritent des baffes, tel ce créatif (comme on dit dans les milieux de la pub) sans créativité qui n'a pas hésité à promouvoir une marque de voiture à l'aide d'une citation de Shakespeare : « Nous sommes faits de la même matière que les rêves. » Il s'agit là de « récup » scélérate qui devrait être punie par la loi.

Pour le reste, je crois que la « récup » est notre destinée. Une « récup » qui ne se limite pas à recycler des choses, comme le faisait ma mémé Rose, qui, dans les années trente, fabriquait des manteaux pour ses enfants avec des capotes militaires trouvées dans les poubelles, tandis que pépé Alphonse ramassait le crottin de cheval par les rues de Genève afin d'engraisser la terre de son jardin à la Queue d'Arve. Grâce à eux, certes, le froid et la faim n'ont pas eu raison de ma famille en ces jours sombres de disette, et c'est

pourquoi je leur dis rétroactivement merci. La « récup » dont je parle, cependant, n'est pas d'abord celle de la misère ni de l'élan écolo.

Faire du neuf avec du vieux est une loi de la nature et de l'humanité. Que nous le voulions ou non, c'est à quoi nous nous occupons tous, depuis la nuit des temps, en naissant, en grandissant, en travaillant, en aimant, en faisant des enfants, en vieillissant et même en mourant. Nous continuons la chaîne. Nous transformons le monde. Nous façonnons ses lendemains. Nous préparons son ultime accomplissement et le nôtre. Et même si ce que j'écris là ressemble à un slogan marxiste que j'aurais recyclé pour l'occasion, cela ne change rien à la réalité de notre destin et de celui de l'Univers, creuset d'un permanent renouveau, où les vieilles étoiles ne cessent d'en produire de nouvelles et les atomes de reprendre du service sous les formes les plus diverses. Y compris la nôtre, puisque l'espèce humaine est pétrie de poussière galactique envolée. Nés du cœur même des étoiles, nous sommes le fruit d'un formidable recyclage cosmique - et divin.

Voilà pourquoi, lorsque mes proches me demandent : « Et alors, comment ça se passe, ta nouvelle vie de retraitée ? » je leur réponds que tout va bien et que je récupère. Oui, les amis, telle est ma principale activité au seuil de cet automne à la fraîcheur d'enfance : je récupère. Non pas de vieilles étoffes ou de vieilles idées, mais ma propre vie, mes rêves, ma soif de créer, et puis le silence que j'aime tant, la paix du cœur, le temps présent qui est un si grand cadeau, et l'espérance qui renait chaque matin. Jusqu'à ce que Dieu, dont la tendance « récup » est infinie, me recycle pour l'éternité.

Gladys Théodoloz



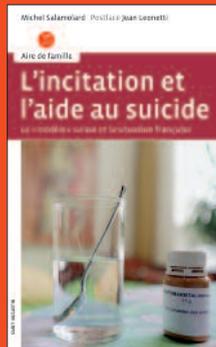
Editions Saint-Augustin



Michel Salamolard
Postface Jean Leonetti

L'incitation et l'aide au suicide
Le « modèle » suisse
et la situation française

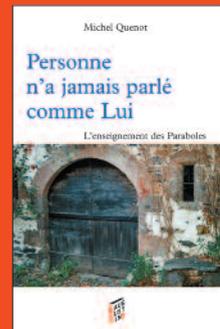
■ Fr. 22.–



Michel Quenot

Personne n'a jamais parlé comme Lui
L'enseignement des Paraboles

■ Fr. 39.–



Jean Mathiot

**Repartir du Christ
ou l'Eglise qui vient**

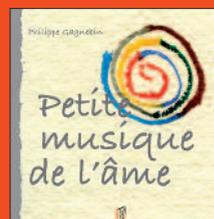
■ Fr. 38.–



Michel Salamolard

**Dieu des athées,
des agnostiques
et des chrétiens**
Jalons pour un dialogue

■ Fr. 39.–



Philippe Gagnebin

**Petite musique
de l'âme**

■ Fr. 29.–